

EVOLUTION HUMAINE :
HISTOIRE DES REPRÉSENTATIONS SCIENTIFIQUES DES ORIGINES
ET DE LA DIVERSITÉ DES HUMAINS (14B030)

– RECUEIL DE CITATIONS –

INDEX

1. L'enjeu	1
2. Quelques classiques bibliques.....	1
3. La question de la traite	4
4. La question de l'esclavage	4
5. L'enjeu de la connaissance.....	7
6. Une histoire naturelle de l'homme et de sa diversité	9
7. Du transformisme et de son effet sur la représentation de l'homme.....	14
8. L'institutionnalisation de la théorie raciale.....	18
9. Leçons de relativisme: du plus ancien au plus moderne	19
10. Le «relativisme anthropologique».....	22
11. La dé-essentialisation biologique	24
12. Une idée à la peau (!) dure	25
13. Et en guise de conclusion :.....	25

1. L'enjeu

Jean-Jacques Rousseau, «Essai sur l'origine des langues», 1781.

« Lorsque l'on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'Homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés »

« Le grand défaut des Européens est de philosopher toujours sur les origines des choses d'après ce qui se passe autour d'eux. »

Charles Darwin, ~1860

On n'observe jamais sans théorie ni idées reçues.

2. Quelques classiques bibliques...

Genèse 1

La Bible en français, version Louis Segond, 1910

1.1 Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide: il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit: Que la lumière soit! Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut le premier jour.

1.6 Dieu dit: Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit l'étendue, et il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus de l'étendue. Et cela fut ainsi. Dieu appela l'étendue ciel. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut le second jour.

1.9 Dieu dit: Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse. Et cela fut ainsi. Dieu appela le sec terre, et il appela l'amas des eaux mers. Dieu vit que cela était bon. Puis Dieu dit: Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres fruitiers donnant du fruit selon leur espèce et ayant en eux leur semence sur la terre. Et cela fut ainsi. La terre produisit de la verdure, de l'herbe portant de la semence selon son espèce, et des arbres donnant du fruit et ayant en eux leur semence selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut le troisième jour.

1.14 Dieu dit: Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel, pour séparer le jour d'avec la nuit; que ce soient des signes pour marquer les époques, les jours et les années; et qu'ils servent de luminaires dans l'étendue du ciel, pour éclairer la terre. Et cela fut ainsi. Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand luminaire pour présider au jour, et le plus petit luminaire pour présider à la nuit; il fit aussi les étoiles. Dieu les plaça dans l'étendue du ciel, pour éclairer la terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Dieu vit que cela était bon. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut le quatrième jour.

1.20 Dieu dit: Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants, et que des oiseaux volent sur la terre vers l'étendue du ciel. Dieu créa les grands poissons et tous les animaux vivants qui se meuvent, et que les eaux produisirent en abondance selon leur espèce; il créa aussi tout oiseau ailé selon son espèce. Dieu vit que cela était bon. Dieu les bénit, en disant: Soyez féconds, multipliez, et remplissez les eaux des mers; et que les oiseaux multiplient sur la terre. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut le cinquième jour.

1.24 Dieu dit: Que la terre produise des animaux vivants selon leur espèce, du bétail, des reptiles et des animaux terrestres, selon leur espèce. Et cela fut ainsi. Dieu fit les animaux de la terre selon leur espèce, le bétail selon son espèce, et tous les reptiles de la terre selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon. Puis Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. Dieu les bénit, et Dieu leur dit: Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. Et Dieu dit: Voici, je vous donne toute herbe portant de la semence et qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre ayant en lui du fruit d'arbre et portant de la semence: ce sera votre nourriture. Et à tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi un souffle de vie, je donne toute herbe verte pour nourriture. Et cela fut ainsi. **1.31** Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, cela était très bon. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut le sixième jour.

Version dans Scott Atran, Fondements de l'histoire naturelle

Dieu appela le continent "terre" et la masse des eaux "mers", et vit que cela était bon.

Dieu dit: "Que la terre verdisse de verdure... ": des herbes portant semence selon leur espèce, des arbres donnant selon leur espèce des fruits contenant leur semence, et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit: "Que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants et que des oiseaux volent au-dessus de la terre contre le firmament du ciel" et il en fut ainsi.

Dieu créa les grands serpents de mer et tous les êtres qui glissent et grouillent dans les eaux selon leur espèce, et toute la gent ailée selon son espèce, et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit: "Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce: bestiaux, bestioles, bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce" et il en fut ainsi.

Dieu dit: "Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes [es bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre".

Genèse 2

<https://www.info-bible.org/lsg/01.Genese.html>

2.1. Ainsi furent achevés les cieux et la terre, et toute leur armée.

2.2 Dieu acheva au septième jour son oeuvre, qu'il avait faite: et il se reposa au septième jour de toute son oeuvre, qu'il avait faite.

- 2.3 Dieu bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de toute son oeuvre qu'il avait créée en la faisant.
- 2.4 Voici les origines des cieux et de la terre, quand ils furent créés.
- 2.5 Lorsque l'Éternel Dieu fit une terre et des cieux, aucun arbuste des champs n'était encore sur la terre, et aucune herbe des champs ne germait encore: car l'Éternel Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour cultiver le sol.
- 2.6 Mais une vapeur s'éleva de la terre, et arrosa toute la surface du sol.
- 2.7 L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant.
- 2.8 Puis l'Éternel Dieu planta un jardin en Éden, du côté de l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait formé.
- 2.9 L'Éternel Dieu fit pousser du sol des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger, et l'arbre de la vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.
- 2.10 Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, et de là il se divisait en quatre bras.
- 2.11 Le nom du premier est Pischon; c'est celui qui entoure tout le pays de Havila, où se trouve l'or.
- 2.12 L'or de ce pays est pur; on y trouve aussi le bdellium et la pierre d'onyx.
- 2.13 Le nom du second fleuve est Guihon; c'est celui qui entoure tout le pays de Cusch.
- 2.14 Le nom du troisième est Hiddékel; c'est celui qui coule à l'orient de l'Assyrie. Le quatrième fleuve, c'est l'Euphrate.
- 2.15 L'Éternel Dieu prit l'homme, et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder.
- 2.16 L'Éternel Dieu donna cet ordre à l'homme: Tu pourras manger de tous les arbres du jardin;
- 2.17 mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.
- 2.18 L'Éternel Dieu dit: Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui.
- 2.19 L'Éternel Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme.
- 2.20 Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs; mais, pour l'homme, il ne trouva point d'aide semblable à lui.
- 2.21 Alors l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place.
- 2.22 L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme.
- 2.23 Et l'homme dit: Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair! on l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme.
- 2.24 C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair.
- 2.25 L'homme et sa femme étaient tous deux nus, et ils n'en avaient point honte.

La tour de Babel

«6 L'Éternel dit « Voici, ils sont un peuple et ont tous une même langue, et c'est là ce qu'ils ont entrepris; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté. 7 Allons! Descendons, et là confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres.» 8 Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face de toute la terre; et ils cessèrent de bâtir la ville. 9 C'est pourquoi on l'appela d nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre, et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la terre. »

Le déluge

Les fils de Noé qui sortirent de l'arche étaient Sem, Cham et Japhet: Cham est le père de Canaan. Ces trois-là étaient les fils de Noé et, à partir d'eux, se fit le peuplement de toute la Terre. » (Gen., x, 18-19.) Ainsi, du même mouvement, se trouvaient affirmées l'unité du genre humain et sa division. Le texte biblique poursuit: " Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne. Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses frères au-dehors. Mais Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père. Lorsque Noé se réveilla de son ivresse, il apprit ce que lui avait fait son fils le plus jeune. Et il dit: " Maudit soit Canaan! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves ! " Il dit aussi: " Béni soit Yahvé, le Dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave! Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Canaan soit son esclave! " (Gen., x, 20-27.)

3. La question de la traite

A la fin du xvr^e siècle, le monopole de l'Espagne et du Portugal fut fortement remis en question par les autres pays européens, notamment l'Angleterre, la France, la Hollande, qui s'employèrent à mettre fin à cette hégémonie dans une grande partie de l'Afrique et dans l'océan Indien.

Voici quelques extraits du traité de 1494:

Ferdinand et Isabelle, par la grâce de Dieu ,Roi et Reine de Castille, de Léon d'Aragon, de Sicile, de Grenade, de Tolède, de Galice[...]. Ainsi, son altesse, le sérénissime Roi de Portugal, notre frère bien aimé, nous a dépêché ses ambassadeurs et mandataires [...] afin d'établir, de prendre acte et de se mettre d'accord avec nous [...] sur ce qui appartient à l'un et à l'autre de l'océan qu'il reste encore à découvrir.

Leurs altesses souhaitent [...] que l'on trace et que l'on établisse sur ledit océan une frontière ou une ligne droite, de pôle à pôle, à savoir, du pôle arctique au pôle antarctique, qui soit située du nord au sud [...] à trois cent soixante-dix lieues des îles du Cap-Vert vers le ponant[...]; tout ce qui jusqu'alors a été découvert ou à l'avenir sera découvert par le Roi de Portugal et ses navires, îles et continent, depuis ladite ligne telle qu'établie ci-dessus, en se dirigeant vers le levant{ ...] appartiendra au Roi de Portugal et à ses successeurs t ...]. Et ainsi, tout ce qui, îles et continent [...],est déjà découvert ou viendra à être découvert par les Roi et Reine de Castille et d'Aragon [...],depuis ladite ligne [...] en allant vers le couchant[...] appartiendra auxdits Roi et Reine de Castille [...].

4. La question de l'esclavage

Sublimis Deus

Dans cette bulle pontificale, publiée le 29 mai 1537, le pape Paul III condamne sans appel la pratique de l'esclavage, qui vient de commencer et qu'il dénonce comme directement inspirée par l'Ennemi du genre humain (Satan), ce qui indique assez clairement qu'il n'y a pas de tergiversation dans son jugement sur ce point. Toutefois, la Réforme est passée et la voix du pape n'a plus sur la Chrétienté l'effet disciplinaire qu'elle avait encore quelques siècles auparavant (bien que l'interdiction de l'arquebuse soit toujours restée lettre morte elle aussi).

Malgré cette bulle sans équivoque, l'esclavage se développera sans entrave jusqu'au XIX^e siècle.

Texte intégral (dans sa version française)

Le Pape Paul III, à tous les Chrétiens fidèles auxquels parviendra cet écrit, santé dans le Christ notre Seigneur et bénédiction apostolique. Le Dieu sublime a tant aimé le genre humain, qu'Il créa l'homme dans une telle sagesse que non seulement il puisse participer aux bienfaits dont jouissent les autres créatures, mais encore qu'il soit doté de la capacité d'atteindre le Dieu inaccessible et invisible et de le contempler face à face; et puisque l'homme, selon le témoignage des Ecritures Sacrées, a été créé pour goûter la vie éternelle et la joie, que nul ne peut atteindre et conserver qu'à travers la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est nécessaire qu'il possède la nature et les facultés qui le rendent capable de recevoir cette foi et que quiconque est affecté de ces dons doit être capable de recevoir cette même foi.

Ainsi, il n'est pas concevable que quiconque possède si peu d'entendement que, désirant la foi, il soit pourtant dénué de la faculté nécessaire qui lui permette de la recevoir. D'où il vient que le Christ, qui est la Vérité elle-même, qui n'a jamais failli et ne faillira jamais, a dit aux prédicateurs de la foi qu'il choisit pour cet office « Allez enseigner toutes les nations ». Il a dit toutes, sans exception, car toutes sont capables de recevoir les doctrines de la foi.

L'Ennemi du genre humain, qui s'oppose à toutes les bonnes actions en vue de mener les hommes à leur perte, voyant et enviant cela, inventa un moyen nouveau par lequel il pourrait entraver la prédication de la parole de Dieu pour le salut des peuples: Il inspira ses auxiliaires qui, pour lui plaire, n'ont pas hésité à publier à l'étranger que les Indiens de l'Occident et du Sud, et d'autres peuples dont Nous avons eu récemment connaissance, devraient être traités comme des bêtes de somme créées pour nous servir, prétendant qu'ils sont incapables de recevoir la Foi Catholique.

Nous qui, bien qu'indigne de cet honneur, exerçons sur terre le pouvoir de Notre-Seigneur et cherchons de toutes nos forces à ramener les brebis placées au dehors de son troupeau dans le bercail dont nous avons la charge, considérons quoi qu'il en soit, que les Indiens sont véritablement des hommes et qu'ils sont non seulement capables de comprendre la Foi Catholique, mais que, selon nos informations, ils sont très désireux de la recevoir. Souhaitant fournir à ces maux les remèdes appropriés, Nous définissons et déclarons par cette lettre apostolique, ou par toute traduction qui puisse en être signée par un notaire public et scellée du sceau de tout dignitaire ecclésiastique, à laquelle le même crédit sera donné qu'à l'original, que quoi qu'il puisse avoir été dit ou être dit de contraire, les dits Indiens et tous les autres peuples qui peuvent être plus tard découverts par les Chrétiens, ne peuvent en aucun cas être privés de leur liberté ou de la possession de leurs biens, même s'ils demeurent en dehors de la foi de Jésus-Christ; et qu'ils peuvent et devraient, librement et légitimement, jouir de la liberté et de la possession de leurs biens, et qu'ils ne devraient en aucun cas être réduits en esclavage; si cela arrivait malgré tout, cet esclavage serait considéré nul et non avenue.

Par la vertu de notre autorité apostolique, Nous définissons et déclarons par la présente lettre, ou par toute traduction signée par un notaire public et scellée du sceau de la dignité ecclésiastique, qui imposera la même obéissance que l'original, que les dits Indiens et autres peuples soient convertis à la foi de Jésus Christ par la prédication de la parole de Dieu et par l'exemple d'une vie bonne et sainte.

Donné à Rome, le 29 mai de l'année 1537, la troisième de Notre Pontificat.

Récupérée de « http://fr.wikipedia.org/wiki/Sublimus_Dei »

Veritas ipsa

lettre du pape Paul III au cardinal Jean de Tavera, l'archevêque de Tolède.

Texte publié le 2 juin 1537 par le pape Paul III

« La Vérité elle-même, qui ne peut ni tromper ni se tromper, a dit clairement lorsqu'elle destinait les prédicateurs de la foi au ministère de la parole: « Allez enseigner toutes les nations ». Elle a dit toutes, sans exception, puisque tous les hommes sont capables de recevoir l'enseignement de la foi. Ce que voyant, le jaloux adversaire du genre humain, toujours hostile aux œuvres humaines afin de les détruire, a découvert une nouvelle manière d'empêcher que la parole de Dieu soit annoncée, pour leur salut, aux nations. Il a poussé certains de ses suppôts, avides de satisfaire leur cupidité, à déclarer publiquement que les habitants des Indes occidentales et méridionales, et d'autres peuples encore qui sont parvenus à notre connaissance ces temps-ci, devaient être utilisés pour notre service, comme des bêtes brutes, sous prétexte qu'ils ne connaissent pas la foi catholique. Ils les réduisent en esclavage en leur imposant des corvées telles qu'ils oseraient à peine en infliger à leurs propres animaux domestiques.

Or Nous, qui, malgré notre indignité, tenons la place du Seigneur sur terre, et qui désirons, de toutes nos forces, amener à Son bercail les brebis de Son troupeau qui nous sont confiées et qui sont encore

hors de Son bercail, considérant que ces Indiens, en tant que véritables êtres humains, ne sont pas seulement aptes à la foi chrétienne, mais encore, d'après ce que Nous avons appris, accourent avec hâte vers cette foi, et désirant leur apporter tous les secours nécessaires, Nous décidons et déclarons, par les présentes lettres, en vertu de Notre Autorité apostolique, que lesdits Indiens et tous les autres peuples qui parviendraient dans l'avenir à la connaissance des chrétiens, même s'ils vivent hors de la foi, peuvent librement et licitement user, posséder et jouir de la liberté et de la propriété de leurs biens, et ne doivent pas être réduits en esclavage. Toute mesure prise en contradiction avec ces principes est abrogée et invalidée.

De plus, Nous déclarons et décidons que les Indiens et les autres peuples doivent être invités à ladite foi du Christ par la prédication de la parole de Dieu et par l'exemple d'une vie vertueuse. Toutes choses passées ou futures contraires à ces dispositions sont à considérer comme nulles et non avenues.

Donné à Rome, le 2 juin de l'année 1537, de Notre Pontificat le troisième. »

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Veritas_ipsa

Code noir entré en vigueur en 1685.

60 articles.

Article premier.

Voulons que l'Edit du feu Roi de glorieuse mémoire, notre très honoré Seigneur et Père, du 23 avril 1615, soit exécuté dans nos îles ; ce faisant, enjoignons à tous nos officiers de chasser de nosdites îles tous les juifs qui y ont établi leur résidence, auxquels, comme aux ennemis déclarés du nom chrétien, nous commandons d'en sortir dans trois mois à compter du jour de la publication des présentes, à peine de confiscation de corps et de biens.

Art. 2.

Tous les esclaves qui seront dans nos îles seront baptisés et instruits dans la Religion Catholique, Apostolique et Romaine. Enjoignons aux habitants qui achètent des nègres nouvellement arrivés d'en avertir dans huitaine au plus tard les gouverneur et intendant desdites îles, à peine d'amende arbitraire, lesquels donneront les ordres nécessaire pour les faire instruire et baptiser dans le temps convenable.

Art. 11.

Défendons très expressément aux curés de procéder aux mariages des esclaves, s'ils ne font apparoir du consentement de leurs maîtres. Défendons aussi aux maîtres d'user d'aucunes contraintes sur leurs esclaves pour les marier contre leur gré.

Art. 12.

Les enfants qui naîtront des mariages entre esclaves seront esclaves et appartiendront aux maîtres des femmes esclaves et non à ceux de leurs maris, si le mari et la femme ont des maîtres différents.

Art. 13.

Voulons que si le mari esclave a épousé une femme libre, les enfants, tant mâles que filles, suivent la condition de leur mère et soient libres comme elle, nonobstant la servitude de leur père, et que, si le père est libre et la mère esclave, les enfants soient esclaves pareillement.

Art. 33.

L'esclave qui aura frappé son maître, sa maîtresse ou le mari de sa maîtresse, ou leurs enfants avec contusion ou effusion de sang, ou au visage, sera puni de mort.

Art. 44.

Déclarons les esclaves être meubles et comme tels entrer dans la communauté, n'avoir point de suite par hypothèque, se partager également entre les cohéritiers, sans préciput et droit d'aînesse, n'être sujets au douaire coutumier, au retrait féodal et lignager, aux droits féodaux et seigneuriaux, aux formalités des décrets, ni au retranchement des quatre quintes, en cas de disposition à cause de mort et testamentaire.

5. L'enjeu de la connaissance

Francis Bacon (1560/1-1626) et la naissance de la science moderne

L'organisation sociale de la recherche selon Bacon :

“Voyons maintenant quels sont les divers emplois et charges des membres de notre Société”. Nous avons douze collègues qui voyagent à l'étranger et qui nous rapportent des livres, des échantillons et des exemples d'expériences de toutes les régions du monde, ceci en se faisant passer pour des gens d'autres nationalités, puisque nous cachons la nôtre. Nous les appelons les Marchands de lumière.

Nous en avons trois qui rassemblent les expériences qu'on peut trouver dans tous les livres. Nous les appelons les Pilleurs.

Nous en avons trois qui rassemblent toutes les expériences touchant aux arts mécaniques, aux sciences libérales et aux procédés qui ne sont pas constitués en arts. Nous les appelons les Artisans.

Nous en avons trois qui essaient de nouvelles expériences, selon ce qu'ils jugent bon eux-mêmes. Nous les appelons les Mineurs.

Nous en avons trois qui arrangent dans des rubriques et des tables les expériences des quatre premiers groupes, afin de mieux nous éclairer sur la façon de tirer de tout cela des remarques et des axiomes. Nous les appelons les Compilateurs.

Nous en avons trois qui s'appliquent à examiner les expériences des autres, et cherchent la façon d'en retirer des choses utiles et applicables à la conduite de la vie; d'en tirer des connaissances susceptibles de servir dans des travaux et diverses opérations, mais aussi dans la mise en évidence des causes; d'en tirer encore des procédés de prédiction naturelle et des moyens clairs et faciles pour découvrir quelles sont les propriétés et les parties cachées des corps. Nous les appelons les Donateurs ou Bienfaiteurs.

Puis, après que notre Société en son entier s'est consultée dans diverses réunions consacrées à l'examen des travaux précédents et des collections d'expériences qu'ils ont permis de rassembler, trois membres de cette Société sont chargés de proposer de nouvelles expériences, qui, étant éclairantes à un niveau plus élevé, permettent d'entrer plus avant dans les secrets de la Nature. Nous les appelons les Flambeaux.

Nous en avons trois autres qui exécutent les expériences commandées par les précédents, puis qui en font un compte rendu. Nous les appelons les Greffeurs.

Enfin, nous en avons trois qui portent plus haut les découvertes que les expériences précédentes ont permis de faire en les transformant en remarques, axiomes et aphorismes d'un niveau plus élevé. Ceux-là, nous les appelons les Interprètes de la Nature.

Nous avons aussi, vous imaginez bien, des novices et des apprentis, afin que le remplacement des hommes qui se consacrent à ces recherches soit toujours assuré; sans parler d'un grand nombre de serviteurs et de domestiques, hommes et femmes. Et nous faisons aussi ceci: nous tenons des consultations pour décider quelles sont, parmi les inventions et les expériences que nous avons faites, celles qui seront rendues publiques et celles qui ne le seront pas; et nous sommes tous astreints à un serment par lequel nous jurons le silence, de sorte que les choses qui doivent, à notre avis, être tenues secrètes restent bien celées - bien qu'il nous arrive parfois de révéler à l'État certaines de celles-ci, mais non toutes.” (Bacon 1995 (or. 1627) Du progrès et de la promotion des savoirs: 129-131)

La voie médiane entre esprits purement théoriques, produisant du savoir *in abstracto* et les « empiriques » se contentant de collecter des données.

“Les philosophes qui se sont mêlés de traiter les sciences se partageaient en deux classes, les empiriques et les dogmatiques. L'empirique, semblable à la fourmi, se contente d'amasser et de consommer ensuite ses provisions. Le dogmatique, tel que l'araignée, ourdit des toiles dont la matière est extraite de sa propre substance. L'abeille garde le milieu: elle tire la matière première des fleurs des champs et des jardins; puis, par un art qui lui est propre, elle la travaille et la digère. La vraie philosophie fait quelque chose de semblable: elle ne se repose pas uniquement ni même principalement sur les forces naturelles de l'esprit humain et, cette matière qu'elle tire de l'histoire naturelle, elle ne la jette pas dans la mémoire telle qu'elle la puisée dans ces deux sources; mais, après l'avoir aussi travaillée et digérée, elle la met en magasin. Ainsi notre plus grande ressource est celle dont nous devons tout espérer, c'est l'étroite alliance de ces deux facultés, l'expérimentale et la rationnelle, union qui n'a point encore été formée.” (Novum Organum, I, in Bacon 1852-1859: aph. 95)

La théorie des idoles : les obstacles à la démarche scientifique ou la conception sociale et cognitive de l'entendement humain par Bacon

“Ces idoles qui obsèdent l'esprit humain, nous avons cru devoir, pour nous faire mieux entendre, les distinguer par les quatre dénominations suivantes: la première espèce, ce sont les *idoles de la tribu*; la seconde, les *idoles de la caverne*; la troisième, les *idoles de la place publique*, la quatrième, les *idoles du théâtre*.

Les idoles de la tribu ont leur source dans la nature même de l'homme; c'est un mal inhérent à la race humaine, un vrai mal de famille, car rien n'est plus dénué de fondement que ce principe «Le sens humain est la mesure de toutes les choses» [Platon, *Cratyle*]. Il faut dire au contraire que toutes les perceptions, soit des sens soit de l'esprit, ne sont que des relations à l'homme et non des relations à l'univers. L'entendement humain, semblable à un miroir faux, fléchissant les rayons qui jaillissent des objets, et mêlant sa propre nature à celle des choses, gâte, tord, pour ainsi dire et défigure toutes les images qu'il réfléchit.

Les idoles de la caverne sont celles de l'homme individuel; car, outre les aberrations de la nature humaine prise en général, chaque homme a une sorte de caverne, d'autre individuel, qui rompt et corrompt la lumière naturelle, en vertu de différentes causes, telles que: la nature propre et particulière de chaque individu, l'éducation, les conversations, les lectures, les sociétés, l'autorité des personnes qu'on admire et qu'on respecte, enfin la diversité des impressions que peuvent faire les mêmes choses, selon qu'elles rencontrent un esprit préoccupé et déjà vivement affecté par d'autres objets, ou qu'elles trouvent un esprit tranquille et reposé; en sorte que, rien n'étant plus inégal, plus variable, plus irrégulier que la disposition naturelle de l'esprit humain, considéré dans les divers individus, ses opérations spontanées sont presque le produit du hasard [...]

Il est aussi les idoles de convention et de société que nous appelons idoles de la place publique et dont la source est la communication qui s'établit entre les différentes familles du genre humain. C'est à ce commerce même, et aux associations de toute espèce, que fait allusion le nom par lequel nous les désignons, car les hommes s'associent par les discours; et les noms qu'on impose aux différents objets d'échange, on les proportionne à l'intelligence des moindres esprits. De là tant de nomenclatures inexactes, d'expressions impropres qui font obstacle aux opérations de l'esprit: et c'est en vain que les savants, pour prévenir ou lever les équivoques, multiplient les définitions et les explications; rien de plus insuffisant qu'un tel remède; quoi qu'ils puissent faire, ces mots font violence à l'entendement, et troublent tout en précipitant les hommes dans de stériles et innombrables disputes.

Il est enfin des idoles originaires des dogmes dont les diverses philosophies sont composées, et qui, delà, sont venus s'établir dans les esprits. Ces dernières, nous les appelons idoles du théâtre: car tous ces systèmes de philosophie, qui ont été successivement inventés et adoptés, sont comme autant de pièces de théâtre que les divers philosophes ont mis au jour, et sont venu jouer chacun à leur tour; pièces qui présentent à nos regards autant de mondes imaginaires et vraiment faits pour la scène [...].” (Novum Organum, I in Bacon 1852-1859: II, liv. 1, aph. 39-44, 13-14)

Raréfaction du sens dans la description du monde ; ne pas y voir plus que ce qu'il y a à y voir...

“La forme d'une chose n'est autre que la chose elle-même, et il n'y a pas d'autre différence entre la chose et la forme que celle qui se trouve entre l'apparence et la réalité, l'extérieur et l'intérieur, la relation à l'homme et la relation à l'univers [...].” (Novum Organum, II, in Bacon 1852-1859: aph. 13)

La raréfaction du sens dans les publications scientifiques...

“[Les membres de la *Royal Society*] ont été des plus rigoureux en mettant en œuvre l'unique remède qui puisse être trouvé à l'extravagance [i.e. la verbosité]. Et ce fut une Résolution constante de rejeter toutes les exagérations, les digressions et les enflures de style; de retourner à la pureté et à la concision primitive, lorsque l'homme distribuait autant de choses en autant de mots.” (Cit. in Cornelius 1965: 23)

Les motivations de Bacon

“[Pour Bacon], explique Rossi qui commente *The Praise of Knowledge* (1592), l'esprit humain, sorti des mains du Créateur, était pareil à un miroir capable de refléter la totalité du monde. L'homme était en possession d'une connaissance pure et primitive de la nature et de l'universalité des choses à la lumière de laquelle il fut en mesure de donner des noms, en fonction de leur nature, aux animaux du Paradis terrestre. Ce n'est pas ce savoir pur et chaste, mais la prétention humaine à la science du bien et du mal qui sont à l'origine de la chute. Avec le pêché, il perdit en même temps sa liberté et la pure lumière de l'intellect: le ciel et la terre, originellement créés pour l'usage de l'homme, furent eux aussi assujettis à la corruption; entre «l'esprit de l'homme et l'esprit du monde» s'établit une fracture

profonde et il fut semblable à un miroir enchanté qui tordait le reflet des choses. C'est donc de la nature humaine elle-même et non seulement de l'étude et de l'éducation qu'a émergé cette force de séduction et cet espèce de démon familier qui dérange l'esprit par de vains et divers fantasmes." (Rossi 1974: 264)

"Notre Fondation a pour fin de connaître les causes, et le mouvement secret des choses; et de reculer les bornes de l'Empire Humain en vue de réaliser toutes les choses possibles." (Bacon 1995 (or. 1627): 119)

La science est un projet de liberté et d'affranchissement de l'Homme

"Après l'époque de Bacon et de Descartes, de Hobbes, de Mersenne et de Galilée toute forme de savoir qui théorise le secret au nom de l'inaccessibilité, qui conçoit comme «surhumaines» les difficultés que l'on rencontre sur la voie de la connaissance, qui affirme le caractère initiatique de l'accès à la vérité et la possibilité, pour très peu d'individus, d'atteindre l'épistémè, apparaîtra irrémédiablement et structurellement comme participant de la thèse de nature politique selon laquelle les hommes ne sont pas en mesure de se gouverner seuls et ont besoin, comme les enfants, de fables qui les tiennent loin de la vérité." (Rossi 1991: 313)

La réhabilitation des ingénieurs et des artisans ou le projet encyclopédique

"Nous recommandons en premier lieu la réalisation d'un ouvrage qui pourrait s'intituler: *Velleus aureum, sive facultatum laciferarum descriptio magna*. Dans ce livre, il faudrait dresser un ample exposé de tous les moyens qu'utilisent les hommes pour leur subsistance et grâce auxquels ils constituent leurs fortunes... Dans l'histoire des arts et des manufactures, il faudrait décrire tout le processus des opérations manuelles et des applications d'une chose naturelle à une autre à l'aide des instruments et des machines nécessaires... Dans un tel ouvrage, les mots seuls ne suffisent pas: tous les outils, tous les instruments doivent être représentés et coloriés, car une description sans couleurs serait insuffisante... Les jeunes gens, au lieu de lire des mots hébreux difficiles dans la Bible... ou de répéter comme des perroquets des noms et des verbes irréguliers, pourront lire et apprendre l'histoire des facultés humaines... et il sera plus utile aux jeunes gens de passer dix ou vingt ans à étudier les choses mêmes et ce livre, plutôt qu'un fatras de mots... De cet ouvrage doit naître un grand progrès d'inventions utiles et glorieuses, puisqu'on pourra, d'un seul coup d'œil, comprendre tout le travail accompli par nos prédécesseurs et être ainsi en mesure de remédier aux déficiences d'un métier au moyen des perfections d'un autre." (Cit. in Rossi 1996 (or. 1962): 128)

P.L. Maupertuis. 1745. *Lettres sur le Progrès des Sciences*. Cité par F. Tinland. 1968. *L'Homme sauvage*. Paris, Payot, p. 20.

Il y a assez longtemps que nous écoutons des philosophes dont la science n'est qu'une habitude et un certain pli de l'esprit sans que nous en soyons devenu plus habiles : des philosophes naturels [naturalistes] nous instruiraient peut-être mieux.

Après tant de siècles écoulés, pendant lesquels, malgré les efforts des plus grands hommes, nos connaissances métaphysiques n'ont pas fait le moindre progrès, il est à croire que, s'il est dans la nature qu'elles puissent en faire quelqu'un ce ne saurait être que par des moyens nouveaux et aussi extraordinaires que ceux-ci.

Sir Thomas Browne. 1642. *Religio Medici*.

Il existe manifestement dans notre Univers un Escalier, une échelle sur laquelle sont ordonnées les créatures, non pas au hasard, mais selon une progression agréable et mesurée. Entre les objets les plus simples de la création et les êtres vivants, il existe une grande différence de nature ; entre les plantes et les animaux ou les créatures conscientes, la différence est plus grande. Entre ces créatures et l'homme, l'intervalle est plus important encore : et si cette progression se poursuit de manière identique, il doit exister une différence plus grande encore entre les Hommes et les Anges. Gould, Sourire du flamand rose, p.240.

6. Une histoire naturelle de l'homme et de sa diversité

G.L. Buffon 1883 (Edition originale 1749). *De l'Homme. Histoire naturelle, générale et particulière*. Cité par F. Tinland, 1968. *L'Homme sauvage*. Paris, Payot, p. 117.

La tête recouverte de cheveux ou d'une laine crépue, la face voilée par une longue barbe surmontée de deux croissants de poils encore plus grossiers, qui par leur largeur et leur saillie raccourcissent le front et qui lui font perdre son caractère auguste, et non seulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent et les arrondissent comme ceux des animaux, les lèvres épaisses et avancées, le nez aplati,

le regard stupide et farouche, les oreilles, le corps et les membres velus, la peau dure comme un cuir noir ou tanné, les ongles longs épais et crochus, une semelle calleuse en forme de corne sous la plante des pieds, et pour attribut du sexe, des mamelles longues et molles, la peau du ventre pendante jusqu'aux genoux, les enfants se vautrant dans l'ordure et se traînant à quatre pied ; le père et la mère assis sur leurs talons, tous hideux tous couverts d'une crasse empestée.

Variétés de l'espèce humaine

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la génération de l'homme, de sa formation, de son développement, de son état dans les différents âges de sa vie, de ses sens et de la structure de son corps, telle qu'on la connaît par les dissections anatomiques, ne fait encore que l'histoire de l'individu ; celle de l'espèce demande un détail particulier, dont les faits principaux ne peuvent se tirer que des variétés qui se trouvent entre les hommes des différents climats. La première et la plus remarquable de ces variétés est celle de la couleur, la seconde est celle de la forme et de la grandeur, et la troisième est celle du naturel des différents peuples : chacun de ces objets, considéré dans toute son étendue, pourrait fournir un ample traité ; mais nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus général et de plus avéré. En parcourant dans cette vue la surface de la terre, et en commençant par le nord, on trouve en Laponie et sur les côtes septentrionales de la Tartarie une race d'hommes de petite stature, d'une figure bizarre, dont la physionomie est aussi sauvage que les mœurs. Ces hommes, qui paraissent avoir dégénéré de l'espèce humaine¹, ne laissent pas que d'être assez nombreux et d'occuper de très vastes contrées;

Changement séculaire

Il faut peut-être plusieurs siècles et une succession d'un grand nombre de générations pour qu'une race blanche prenne par nuances la couleur brune, et devienne enfin tout à fait noire ; mais il y a apparence qu'avec le temps un peuple blanc, transporté du nord à l'équateur, pourrait devenir brun et même tout à fait noir, surtout si ce même peuple changeait de mœurs et ne se servait pour nourriture que des productions du pays chaud dans lequel il aurait été transporté.

Pour conclure qu'une seule espèce

Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entre elles; qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes, qui, s'étant multipliée et répandue sur toute la surface de la terre, a subi différents changements par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, et aussi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblants; que d'abord ces altérations n'étaient pas si marquées, et ne produisaient que des variétés individuelles; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espèce, parce qu'elles sont devenues plus générales, plus sensibles et plus constantes par l'action continuée de ces mêmes causes; qu'elles se sont perpétuées et qu'elles se perpétuent de génération en génération, comme les difformités ou les maladies des pères et mères passent à leurs enfants ; et qu'enfin, comme elles n'ont été produits originairement que par le concours de causes extérieures et accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées et rendues constantes que par le temps et l'action continuée de ces mêmes causes, il est très probable qu'elles disparaîtraient aussi peu à peu et avec le temps, ou même qu'elles deviendraient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes ne subsistaient plus, ou si elles venaient à varier dans d'autres circonstances et par d'autres combinaisons.

Encyclopédie de Diderot 1754

La race : extraction, lignée, lignage ; ce qui se dit tant des ascendants que des descendants d'une même famille : quand elle est noble, ce mot est synonyme à naissance.

Instructions amusantes sur l'Histoire naturelle des animaux, des végétaux et des minéraux. 1810

Ce singe est le Jocko, que quelques-uns nomment aussi l'Orang-Outang. Ce dernier nom, qui chez les Indiens, signifie homme sauvage, lui a été donné par les habitants du Nord de Coromandel, à cause de sa ressemblance avec l'homme, avec lequel il a en effet des rapports extérieurs frappants; et qu'il en diffère essentiellement en quelques parties, il faut convenir cependant que le Jocko ressemble plus à l'homme, et surtout certains nègres africains, qu'à tout autre animal. Cette espèce de Singe à le front plat, le nez peu saillant et les yeux très rapprochés; ce qui, comme on voit, diminue un peu des ses rapports avec l'homme.

Comme le Jocko est aussi adroit et aussi intelligent que la plupart des Singes, et qu'il est d'un naturel fort doux, on l'élève à rendre des services, qui en font une espèce de domestique très utile; alors il marche sur ses pieds de derrière ; et comme il n'a pas de queue, on le prendrait, à quelque distance, pour un nègre. On lui fait tourner la broche, servir à table, porter de l'eau, rincer des verres, et il n'est

pas rare d'en voir dans le pays qui, prenant toutes les habitudes de l'homme, ne s'asseyent que sur des chaises, ne mangent qu'à table, et se servent de la fourchette et du couteau avec autant d'adresse qu'une personne bien élevée.

J.F. Blumenbach. 1804. *De l'unité du Genre humain et de ses Variétés*. Chardel, Paris.

Livre VII, p. 8.

La nature a fait assez pour chaque genre, en donnant à chacun d'eux la progéniture qui lui est propre. Elle a divisé le genre du singe en une foule d'espèces et de variétés qu'elle a multipliées autant que possible : mais toi, homme, respecte-toi, dans tes semblables. Tu n'as pour frères ni le Pongo, ni le Gibbon, mais le nègre et l'Américain. Tu ne devrais donc ni les opprimer, ni les ruiner, ni les égorger ; car ils sont des hommes aussi bien que toi : mais entre un singe et toi il ne peut y avoir aucune fraternité.

Nous connaissons maintenant ce qu'est l'orang-outang ; nous savons que la parole lui est refusée, et que rien n'autorise à voir en lui un membre de la famille de l'homme. Et quand nous aurons des renseignements plus exacts sur l'orang-kubub, sur l'orang-gouhou, les hommes des bois de Bornéo, de Sumatra et des îles Nicobar ne tarderont pas à disparaître. Les hommes à pied recourbés de Malacca, les peuples rachitiques de Madagascar, les hommes moitié femmes qui habitent les Florides, et quelques autres, méritent qu'on les observe avec autant d'attention que les Albinos, les Dondons, les Patagons et les Hottentots. Gloire aux hommes qui réussissent à faire disparaître du spectacle de la création les fantômes qui en troublent l'harmonie, et de notre mémoire les erreurs qu'on y a introduites ! Ils sont pour le royaume de la vérité ce que sont les héros de la mythologie pour le monde primitif ; ils diminuent sur la terre le nombre des monstres.

Je souhaiterais que les distinctions que l'on a établies entre les différentes espèces d'hommes, par un zèle louable pour la science, n'eussent pas dépassé de sages bornes. Quelques-uns, par exemple, ont jugé convenable d'employer le terme de race pour désigner quatre ou cinq divisions dont la situation géographique et surtout la couleur des peuples ont donné la première idée, sans que je puisse voir la raison de cette dénomination. Le mot race se rapporte à une différence d'origine qui n'existe pas, ou du moins qui comprend sous ces classifications générales de pays et de couleur, les races les plus différentes (...). En un mot, il n'y a sur la terre ni quatre ou cinq races, ni des variétés exclusives ; les constitutions rentrent les unes dans les autres, les formes suivent leur type originel, et ne sont toutes en résultat que des ombres du même tableau, qui s'étend à travers tous les âges et sur toutes les parties de la terre ; elles appartiennent donc moins à un système d'histoire naturelle qu'à une histoire physique et géographique du genre humain.

Suivant diverses observations physiologiques, les lèvres, la poitrine et les parties génitales, ont entre elles des rapports intimes : et comme la nature, d'après un seul et même principe, a conféré à ces peuples, pour les dédommager des dons plus nobles qu'elle a été obligée de leur refuser, une plus grande somme de plaisirs sensuels, ceci ne pouvait manquer de frapper l'observateur. D'après toutes les règles de la physionomie, l'épaisseur des lèvres indique un tempérament sensuel ; de même que des lèvres minces, doucement cintrées, et nuancées de teintes vermeilles, passent pour des caractères extérieurs de chasteté (sic) et de délicatesse du goût. Pourquoi donc s'étonner qu'une nation qui met le suprême bonheur dans les plaisirs des sens, conserve dans ses formes la marque de cette disposition ? (...) C'est peu pour un Nègre d'avoir une centaine d'enfants, et le vieillard qui n'en a que soixante-dix environ, verse des larmes sur sa triste destinée.

J. J. Virey. Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle appliquée aux Arts (1816-1819)

La conformation (du Nègre) se rapproche même un peu de l'Orang. Tout le monde connaît cette espèce de museau qu'on les nègres, ces cheveux laineux, ces grosses lèvres si gonflées, ce nez large et épaté, ce menton reculé, ces yeux ronds et à fleur de tête qui les distinguent et qui les feraient reconnaître au premier coup d'oeil quand même ils seraient blancs comme les européens. Leur front est abaissé et arrondi, leur tête est comprimée vers les tempes ; leurs dents sont placées obliquement en saillie. Plusieurs ont les jambes cambrées, presque tous ont peu de mollets, des genoux toujours demi-fléchis, une allure éreintée, le corps et le cou tendus en avant, tandis que les fesses ressortent beaucoup en arrière. Tous ces caractères montrent véritablement une nuance vers la forme des singes, et, s'il est possible de la méconnaître au physique, elle est même sensible dans le moral"

Wilhem von Humboldt, 1827-1828, cité dans *L'image du noir*, page 12

« Pour différentes que puissent être les hommes par leur taille, leur morphologie et leur physionomie, leurs qualités mentales restent les mêmes. Les preuves abondent pour réfuter qui prétendrait le contraire. Nul ne s'y serait d'ailleurs risqué s'il ne s'était agi de tirer avidement profit du trafic d'esclaves nègres ou de s'enorgueillir ridiculement de sa couleur de peau ».

Louis Agassiz. *Sketch of the naturel Provinces of the Animal World and their Relation to the different Types of Man*. Publié dans J.C. Nott, G.R. Gliddon, 1857. *Types of Mankind : or, Ethnological Researches*. Philadelphia : Lippincott, p. lix.

Among the animals which compose the fauna of a country, we find types belonging exclusively there, and not occurring elsewhere ; such are, for example, the ornithorhynchus of New Holland, the sloths of America, the hippopotamus of Africa, and the walruses of the arctics ; others, which have only a small number of representatives beyond the fauna which they specially characterize, as, for instance, the marsupials of New Holland, of which America has a few species, such as the opossum ; and again others which have a wide range, such as the bears, of which there are different species in Europe, Asia, or America, or the mice and bats, which are to be found all over the world, except in the arctics. That fauna will, therefore, be most easily characterized which possesses the largest number of distinct types, proper to itself, and of which the other animals have little analogy with those of neighbouring regions, as, for example the fauna of New Holland.

Broca, en 1860, *Recherches sur l'Hybridité Animale en Général et l'Hybridité Humaine en particulier*. Cité par L. Poliakov, 1986. *Brève histoire des hiérarchies raciales*. In *le Genre humain*, 2. Editions Complexe, p. 80.

Il est résulté d'une étude plus approfondie de la question que certains peuples n'ont absolument aucune notion de Dieu et l'âme, que leurs langues n'ont absolument aucun point de contact avec les nôtres, qu'ils sont tout à fait insociables et qu'ils diffèrent des peuples caucasiens par leurs caractères intellectuels et moraux bien plus encore que par leurs caractères physiques.

L'ethnologie selon Paul Broca (1866) Extrait de l'article « Anthropologie » du Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, édité en 1866 par A. Dechambre à Paris, tome V, p. 276 et suiv.

« Soit donc que l'on considère l'humanité sous le point de vue de la conformation extérieure ou des caractères anatomiques, physiologiques, intellectuels, moraux, sociaux, on trouve, parmi les groupes partiels qui la composent, des différences considérables. Quoique les modifications de ces divers ordres de caractères ne marchent pas toujours nécessairement de front, il y a cependant entre elles une certaine solidarité. Ainsi l'obliquité et la saillie de la face, constituant ce qu'on appelle le prognathisme, la couleur plus ou moins noire de la peau, l'état laineux de la chevelure et l'infériorité intellectuelle et sociale, sont fréquemment associés, tandis qu'une peau plus ou moins blanche, une chevelure lisse, un visage orthognathe, sont l'apanage le plus ordinaire des peuples les plus élevés dans la série humaine. Par conséquent, quoique la distribution sériale s'observe ici, comme dans les autres groupes zoologiques, avec ou gradations et ses dégradations infinies, avec ses traits d'union et ses anastomoses, il est possible, et même facile, de distinguer, parmi les variétés innombrables du type humain, un certain nombre de types secondaires, autour desquels viennent se grouper, avec plus ou moins de précision toutes ces variétés. Tels sont les type caucasique, mongolique et éthiopique, qui sont admis par tout le monde, et auxquels on a proposé de joindre le type hottentot le type américain, ou même le polynésien. La détermination de ces types secondaires fournit à l'ethnologie les bases d'une première subdivision qui n'a, du reste, rien d'absolu, car les types en question n'ont pas une existence réelle ; ils ne correspondent pas aux divisions ordinaires de l'histoire naturelle ; ils ne représentent ni des genres, ni des sous-genres, ni des espèces, ni des races, ni aucune collection quelconque d'individus. Ce sont des conceptions abstraites, idéales, qui ressortent de la comparaison des variétés ethniques, qui se composent de l'ensemble des caractères communs à un certain nombre d'entre elles, qui permettent par conséquent de les distribuer dans un ordre naturel, mais sans impliquer l'idée que toutes les variétés rattachées au même type aient une origine commune, ni que les variétés rattachées à des types différents n'aient pas la même origine. Et c'est précisément parce que ces questions d'origine sont encore en litige qu'on a dû jusqu'à nouvel ordre, renoncer à établir des divisions rigoureusement analogues à celles de la taxonomie linnéenne, et rattacher les variétés du genre humain à des types abstraits, au lieu de les classer en sous-genres ou en espèces.

Quant à ces variétés, elles ont reçu le nom de races, qui fait naître l'idée d'une filiation plus ou moins directe entre les individus de la même variété, mais qui ne résout ni affirmativement ni négativement la question de la parenté entre individus de variétés différentes. Le nom d'espèces supposerait la question résolue définitivement dans le sens de la diversité des origines; le nom de variétés, pris dans l'acception spéciale qu'on lui donne en histoire naturelle, impliquerait, au contraire, la doctrine que le groupe humain tout entier ne forme qu'une seule espèce. Il en résulterait ce double inconvénient qu'on parlerait deux langues différentes selon qu'on serait monogéniste ou polygéniste, et que ni l'une ni l'autre de ces langues ne serait acceptable pour ceux qui considèrent comme douteux le problème des origines. Le nom de races, au contraire, peut être adopté par tout le monde, et c'est pour cela qu'il a maintenant prévalu.

La description particulière et la détermination de ces races, l'étude de leurs ressemblances et de leurs dissemblances, sous le rapport de la constitution physique comme sous le rapport de l'état intellectuel et social, la recherche de leurs affinités actuelles, de leur répartition dans le présent ou dans le passé, de leur rôle historique, de leur parenté plus ou moins probable, plus ou moins douteuse, et de leur position respective dans la série humaine : tel est l'objet de la partie de l'anthropologie que l'ait désigné sous le nom d'ETHNOLOGIE. Les sources où elle puise ses renseignements sont très nombreuses et très diverses ».

Arthur de Gobineau. Essai sur l'inégalité des races humaines, Paris, Firmin-Didot frères, 1853-1855 (édition originale, imprimée aux frais de l'auteur à 500 exemplaires seulement), 4 vol. p350 de l'inégalité Chapitre XVI

Récapitulation ; caractères respectifs des trois grandes races ; effets sociaux des mélanges; supériorité du type blanc et, dans ce type, de la famille ariane.

J'ai montré la place réservée qu'occupe notre espèce dans le monde organique. On a pu voir que de profondes différences physiques, que des différences morales non moins accusées, la séparent de toutes les autres classes d'êtres vivants.

Ainsi mise à part, je l'ai étudiée en elle-même, et la physiologie, bien qu'incertaine dans ses voies, peu sûre dans ses ressources, et défectueuse dans ses méthodes, m'a néanmoins permis de distinguer trois grands types nettement distincts, le noir, le jaune et le blanc.

La variété mélanine est la plus humble et git au bas de l'échelle. Le caractère d'animalité empreint dans la forme de son bassin lui impose sa destinée, dès l'instant de la conception. Elle ne sortira jamais du cercle intellectuel le plus restreint. Ce n'est cependant pas une brute pure et simple, que ce nègre à front étroit et fuyant, qui porte, dans la partie moyenne de son crâne, les indices de certaines énergies grossièrement puissantes. Si ses facultés pensantes sont médiocres ou même nulles, il possède dans le désir, et par suite dans la volonté, une intensité souvent terrible. Plusieurs de ses sens sont développés avec une vigueur inconnue aux deux autres races : le goût et l'odorat principalement¹.

Mais là, précisément, dans l'avidité même de ses sensations, se trouve le cachet frappant de son infériorité. Tous les aliments lui sont bons, aucun ne le dégoûte, aucun ne le repousse. Ce qu'il souhaite, c'est manger, manger avec excès, avec fureur ; il n'y a pas de répugnante charogne indigne de s'engloutir dans son estomac. Il en est de même pour les odeurs, et sa sensualité s'accommode non-seulement des plus grossières, mais des plus odieuses. A ces principaux traits de caractère il joint une instabilité d'humeur, une variabilité de sentiments que rien ne peut fixer, et qui annule, pour lui, la vertu comme le vice. On dirait que l'emportement même avec lequel il poursuit l'objet qui a mis sa sensibilité en vibration et enflammé sa convoitise, est un gage du prompt apaisement de l'une et du rapide oubli de l'autre. Enfin il tient également peu à sa vie et à celle d'autrui ; il tue volontiers pour tuer, et cette machine humaine, si facile à émouvoir, est, devant la souffrance, ou d'une lâcheté qui se réfugie volontiers dans la mort, ou d'une impassibilité monstrueuse.

La race jaune se présente comme l'antithèse de ce type. Le crâne, au lieu d'être rejeté en arrière, se porte précisément en avant. Le front, large, osseux, souvent saillant, développé en hauteur, plombe sur un facies triangulaire, où le nez et le menton ne montrent aucune des saillies grossières et rudes qui font remarquer le nègre. Une tendance générale à l'obésité n'est pas là un trait tout à fait spécial, pourtant il se rencontre plus fréquemment chez les tribus jaunes que dans les autres variétés. Peu de vigueur physique, des dispositions à l'apathie. Au moral, aucun de ces excès étranges, si communs chez les Mélaniens. Des désirs faibles, une volonté plutôt obstinée qu'extrême, un goût perpétuel mais tranquille pour les jouissances matérielles ; avec une rare glotonnerie, plus de choix que les nègres dans les mets destinés à la satisfaire. En toutes choses, tendances à la médiocrité ; compréhension assez facile de ce qui n'est ni trop élevé ni trop profond (1) ; amour de l'utile, respect de la règle, conscience des avantages d'une certaine dose de liberté. Les jaunes sont des gens pratiques dans le sens étroit du mot. Ils ne rêvent pas, ne goûtent pas les théories, inventent peu, mais sont capables d'apprécier et d'adopter ce qui sert. Leurs désirs se bornent à vivre le plus doucement et le plus commodément possible. On voit qu'ils sont supérieurs aux nègres. C'est une populace et une petite

¹ (1) « Le goût et l'odorat sont, chez le nègre, aussi puissants qu'informes. Il mange tout, et les odeurs les plus répugnantes, à notre avis, lui sont agréables. »(Pruner, ouvrage cité, t.I, p. 155.)

bourgeoisie que tout civilisateur désirerait choisir pour base de sa société : ce n'est cependant pas de quoi créer cette société ni lui donner du nerf, de la beauté et de l'action.

Viennent maintenant les peuples blancs. De l'énergie réfléchie, ou pour mieux dire, une intelligence énergique; le sens de l'utile, mais dans une signification de ce mot beaucoup plus large, plus enlevée, plus courageuse, plus idéale que chez les nations jaunes; une persévérance qui se rend compte des obstacles et trouve, à la longue, les moyens de les écarter; avec une plus grande puissance physique, un instinct extraordinaire de l'ordre, non plus seulement comme gage de repos et de paix, mais comme moyen indispensable de conservation, et, en même temps, un goût prononcé de la liberté, même extrême; une hostilité déclarée contre cette organisation formaliste où s'endorment volontiers les Chinois, aussi bien que contre le despotisme hautain, seul frein suffisant aux peuples noirs.

Les blancs se distinguent encore par un amour singulier de la vie. Il paraît que, sachant mieux en user, ils lui attribuent plus de prix, ils la ménagent davantage, en eux-mêmes et dans les autres. Leur cruauté, quand elle s'exerce, a la conscience de ses excès, sentiment très-problématique chez les noirs. En même temps, cette vie occupée, qui leur est si précieuse, ils ont découvert des raisons de la livrer sans murmure. Le premier de ces mobiles, c'est l'honneur, qui, sous des noms à peu près pareils, a occupé une énorme place dans les idées, depuis le commencement de l'espèce. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce mot d'honneur et la notion civilisatrice qu'il renferme sont, également, inconnus aux jaunes et aux noirs.

Pour terminer le tableau, j'ajoute que l'immense supériorité des blancs, dans le domaine entier de l'intelligence, s'associe à une infériorité non moins marquée dans l'intensité des sensations. Le blanc est beaucoup moins doué que le noir et que le jaune sous le rapport sensuel. Il est ainsi moins sollicité et moins absorbé par l'action corporelle, bien que sa structure soit remarquablement plus vigoureuse².

Tels sont les trois éléments constitutifs du genre humain, ce que j'ai appelé les types secondaires, puisque j'ai cru devoir laisser en dehors de la discussion l'individu adamite. C'est de la combinaison des variétés de chacun de ces types, se mariant entre elles, que les groupes tertiaires sont issus. Les quatrièmes formations sont nées du mariage d'un de ces types tertiaires ou d'une tribu pure avec un autre groupe ressortant d'une des deux espèces étrangères.

7. Du transformisme et de son effet sur la représentation de l'homme

Sigmund Freud, cité par S. J.Gould. 1979. *Darwin et les grands Enigmes de la Vie*. Seuil, Paris.

"Au cours des siècles, la science a infligé deux blessures à l'amour propre de l'humanité : la première lorsqu'elle a montré que la terre n'est pas le centre du monde mais un point minuscule dans un univers d'une dimension à peine concevable ; la seconde quand la biologie a frustré l'homme du privilège d'avoir fait l'objet d'une création particulière et a mis en évidence son appartenance au monde animal."

O. Lovejoy. 1960. *The great chain of being (La Grande chaîne du vivant)*.

Lovejoy attribue précisément à cette théorie l'intérêt pour l'étude des singes."Le principe de continuité n'était pas dénué de conséquences pratiques importantes. Il plaçait les naturalistes dans l'obligation de découvrir des formes de vie qui joueraient le rôle de "chaînon manquant" ... Cette supposition d'ordre métaphysique fournissait donc un programme de recherche scientifique, un stimulant puissant pour le travail des zoologistes ... En vertu de ce principe, la science se devait au moins de favoriser le rapprochement entre le singe et l'homme" .

Introduction d'Ernst Haeckel à la philosophie zoologique de Lamarck, tirée de l'Histoire de la création naturelle rédigée en 1868.

« La vie n'est qu'un phénomène physique : Tous les phénomènes vitaux sont dus à des causes mécaniques, soit physiques, soit chimiques, ayant leur raison d'être dans la constitution de la matière organique. Les animaux et les plantes les plus rudimentaires, placés aux plus bas de l'échelle organique, sont nés et naissent encore aujourd'hui par génération spontanée. Tous les corps vivants ou organiques de la nature sont soumis aux mêmes lois que les corps privés de vie ou inorganiques. Les idées et les autres manifestations de l'esprit sont de simples phénomènes de mouvement, qui se

² (1) M. Martius remarque que l'Européen surpasse les hommes de couleur en intensité du fluide nerveux. (Reise in Brasilien, t. 1, p. 259.)

produisent dans le système nerveux central. En réalité, la volonté n'est jamais libre. La raison n'est qu'un plus haut degré de développement et de comparaison des jugements ».

Philosophie zoologique, Lamarck, 1809.

Lorsqu'on a commencé à cultiver réellement l'histoire naturelle et que chaque règne a obtenu l'attention des naturalistes, ceux qui ont dirigé leurs recherches sur le règne animal ont étudié principalement les animaux à vertèbres, c'est-à-dire les *mammifères*, les *oiseaux*, les *reptiles*, et enfin les *poissons*. Dans ces classes d'animaux, les espèces en général plus grandes, ayant des parties et des facultés plus développées et étant plus aisément déterminables, parurent offrir plus d'intérêt dans leur étude que celles qui appartiennent à la division des animaux invertébrés.

En effet, la petitesse extrême de la plupart des animaux sans vertèbres, leurs facultés bornées et les rapports de leurs organes beaucoup plus éloignés de ceux de l'homme que ceux que l'on observe dans les animaux les plus parfaits, les ont faits, en quelque sorte, mépriser du vulgaire et jusqu'à nos jours ne leur ont obtenu de la plupart des naturalistes qu'un intérêt très médiocre.

Comparativement aux durées que nous regardons comme grandes dans nos calculs ordinaires, il a fallu sans doute un temps énorme et une variation considérable dans les circonstances qui se sont succédé, pour que la nature ait pu amener l'organisation des animaux au degré de complication et de développement où nous la voyons.

Charles Darwin. 1871. *La Descendance de l'Homme et la sélection sexuelle*. Réédition Maspero, Paris. 1981. Tome I.

L'impossibilité de classer...

On a étudié l'homme avec plus de soin qu'aucun autre être organisé ; cependant, les savants les plus éminents n'ont pu se mettre d'accord pour savoir s'il forme une seule espèce, deux (Virey), trois (Jacquinot), quatre (Kant), cinq (Blumenbach), six (Buffon), sept (Hunter), huit (Agassiz), onze (Pickering), quinze (Bory Saint-Vincent), seize (Desmoulins), vingt-deux (Morton), soixante (Crawford), ou soixante-trois, selon Burke. Cette diversité de jugement ne prouve pas que les races humaines ne doivent pas être considérées comme des espèces, mais elle prouve que ces races se confondent les unes avec les autres, de telle façon qu'il est presque impossible de découvrir des caractères distinctifs évidents qui les séparent les unes des autres.

Le naturaliste qui a eu le malheur d'entreprendre la description d'un groupe d'organismes très variables (je parle d'expérience) a rencontré des cas précisément analogues à celui de l'homme ; s'il est prudent, il finit par réunir en une espèce unique toutes les formes qui se confondent les unes avec les autres, car il ne se reconnaît pas le droit de donner des noms à des organismes qu'il ne peut pas définir. P. 190.

L'hérédité de l'intelligence

Ainsi, pour ne parler que des facultés mentales, la transmission est évidente chez nos chiens, chez nos chevaux et chez nos autres animaux domestiques. Il en est aussi certainement de même des goûts spéciaux et des habitudes, de l'intelligence générale, du courage, du bon et du mauvais caractère, etc., Nous observons chez l'homme des faits analogues dans presque toutes les familles; les travaux admirables de M. Galton nous ont maintenant appris que le génie, qui implique une combinaison merveilleuse et complexe des plus hautes facultés, tend à se transmettre héréditairement; d'autre part, il est malheureusement évident que la folie et le dérangement des facultés mentales se transmettent également dans certaines familles. P.25

Importance fondamentale de la variabilité

Les races humaines ressemblent sous ce rapport aux animaux domestiques, et il en est de même des individus de la même race, lorsqu'ils sont répandus sur un vaste territoire, comme celui de l'Amérique. Nous remarquons l'influence de la diversité des conditions chez les nations les plus civilisées, où les individus, occupant des rangs divers et se livrant à des occupations variées, présentent un ensemble de caractères plus nombreux qu'ils ne le sont chez les peuples barbares. On a, toutefois, beaucoup exagéré l'uniformité du caractère des sauvages, uniformité qui, dans certains cas, n'existe, pour ainsi dire, réellement pas¹¹. Toutefois, si nous ne considérons que les conditions auxquelles il a été soumis, il n'est pas exact de dire que l'homme ait été « plus strictement réduit en domesticité »¹² qu'aucun autre animal. Quelques races sauvages, telles que la race australienne, ne sont pas exposées à des conditions plus variées qu'un grand nombre d'espèces animales ayant une vaste distribution. L'homme, à un autre point de vue bien plus essentiel, diffère encore considérablement des animaux rigoureusement réduits à l'état domestique, c'est-à-dire que sa propagation n'a jamais été contrôlée par une sélection quelconque, soit méthodique, soit inconsciente. Aucune race, aucun groupe d'hommes n'a été assez complètement asservi par ses maîtres pour que ces derniers aient conservé seulement et choisi, pour ainsi dire, d'une manière inconsciente, certains individus déterminés répondant à leurs besoins par

quelque utilité spéciale. On n'a pas non plus choisi avec intention certains individus des deux sexes pour les accoupler, sauf le cas bien connu des grenadiers prussiens ; dans ce cas comme on devait s'y attendre, la race humaine a obéi à la loi de la sélection méthodique ; car on assure que les villages habités par les grenadiers et leurs femmes géantes ont produit beaucoup d'hommes de haute stature, A Sparte, on pratiquait aussi une sorte de sélection, car la loi voulait que tous les enfants fussent examinés quelques jours après leur naissance ; on laissait vivre les enfants vigoureux et bien faits et on tuait les autres¹³. P.26.

11. M. Bates (Naturalist on the Amazons, vol, II, p. 159) fait remarquer, au sujet des Indiens d'une même tribu de Sud-Américains, « qu'il n'y en a pas deux ayant la même forme de tête; les uns ont le visage ovale à traits réguliers, les autres ont un aspect tout à fait mongolien par la largeur et la saillie des joues, la dilatation des narines et l'obliquité des yeux, »

12. Blumenbach, Treatises on Anthropology, trad, angl. 1865, p, 205.

13, Mitford, History of Greece, vol. I, p. 282, Le Rév, J.-N., Hoare a aussi appelé mon attention sur un passage de Xénophon, Memorabilia, livre II, 4, d'où il résulte que les Grecs reconnaissaient comme un principe absolu que les hommes devaient choisir leurs femmes de façon à assurer la bonne santé et la vigueur de leurs enfants, Le poète grec Théognis, qui vivait 550 ans avant J.-C. comprenait toute l'influence que la sélection appliquée avec soin avait sur l'amélioration de la race humaine. Il déplore que la question d'argent empêche si souvent le jeu naturel de la sélection sexuelle. Théognis s'exprime en ces termes : « Quand il s'agit de porcs et de chevaux, ô Kurnus, nous appliquons les règles raisonnables; nous cherchons à nous procurer il tout prix une race pure, sans vices ni défauts, qui nous donne des produits sains et vigoureux, Dans les mariages que nous voyons tous les jours, il en est tout autrement; les hommes se marient pour l'argent. Le manant ou le brigand qui a su s'enrichir peut marier ses enfants dans les plus nobles familles, Ne vous étonnez donc plus, mon ami, que la race humaine dégénère de plus en plus, au point de vue de la forme, de l'esprit et des mœurs. La cause de cette dégénérescence est évidente, mais c'est en vain que nous voudrions remonter le courant. »

« Entre deux » ou comment balancer entre relativisme culturel et déterminisme biologique

Les races humaines actuelles présentent à plusieurs égards de nombreuses différences ; ainsi, par exemple, la couleur, les cheveux, la forme du crâne, les proportions du corps, etc. offrent d'innombrables variations ; cependant, si on les considère au point de vue de l'ensemble de l'organisation, on trouve qu'elles se ressemblent de près par une multitude de points. Un grand nombre de ces points sont si insignifiants ou de nature si singulière qu'il est difficile de supposer qu'ils aient été acquis d'une manière indépendante par des espèces ou par des races primitivement distinctes. La même remarque s'applique avec plus de force encore, quand il s'agit des nombreux points de ressemblance mentale qui existent entre les races humaines les plus distinctes. Les indigènes américains, les Nègres et les Européens, ont des qualités intellectuelles aussi différentes que trois autres races quelconques qu'on pourrait nommer, cependant, tandis que je vivais avec des Fuégiens, à bord du Beagle, j'observai chez ces derniers de nombreux petits traits de caractère, qui prouvaient combien leur esprit est semblable au nôtre, je fis la même remarque relativement à un Nègre pur sang avec lequel j'ai été autrefois très lié. p. 195.

La sélection de l'intelligence par l'habitude (hérédité des caractères acquis).

La diminution de la grandeur des mâchoires par suite d'une diminution d'usage, le jeu habituel des divers muscles servant à exprimer les différentes émotions, et l'augmentation du volume du cerveau par suite d'une plus grande activité intellectuelle, sont, cependant, autant de points qui, dans leur ensemble, ont produit un effet considérable sur l'aspect général des peuples civilisés comparativement à celui des sauvages. Il est possible aussi que l'augmentation du corps, sans accroissement correspondant dans le volume du cerveau, ait produit chez quelques races (à en juger par les cas signalés chez les lapins) un crâne allongé du type dolichocéphale. p. 217.

L'échelle des humains

L'importante lacune qui interrompt la chaîne organique entre l'homme et ses voisins les plus proches, sans qu'aucune espèce éteinte ou vivante vienne la combler, a été souvent opposée, comme une grave objection, à l'idée que l'homme descendrait d'une forme inférieure. Mais cette objection n'a que bien peu de poids pour quiconque puisant sa conviction dans des raisons générales, admet le principe fondamental de l'évolution. D'un bout à l'autre de la série, nous rencontrons sans cesse des lacunes, dont les unes sont très espacées, tranchées et distinctes, d'autres étant à des degrés divers [...]. Mais toutes ces lacunes ne dépendent que du nombre de formes voisines qui se sont éteintes. Dans un avenir assez prochain, si nous comptons par siècles, les races humaines civilisées auront très certainement exterminé et supplanté les races sauvages dans le monde entier. Il est à peu près hors de doute qu'à la même époque, suivant la remarque du professeur Schaafhausen, les singes anthropomorphes auront aussi été détruits. La lacune se trouvera donc fort agrandie, attendu qu'elle s'étendra de la race humaine, que nous pouvons espérer avoir alors surpassé en civilisation la race caucasienne, à quelque espèce de singe inférieur, tel que le Babouin, au lieu d'être comprise comme actuellement entre le Nègre ou l'Australien et le Gorille. p.216-217.

Ernst Haeckel, (vraisemblablement vers 1900). *Origine de l'homme*. Traduction L. Laloy, Schleicher, Paris. p. 24-25.

Un examen critique impartial confirme également la loi de Huxley: les différences psychologiques entre l'homme et les anthropoïdes sont plus faibles que celles qui existent entre ceux-ci et les singes inférieurs. Ce fait physiologique correspond exactement aux constatations anatomiques qui nous font connaître les différences de structure de l'écorce cérébrale, cet «organe de l'âme», dont l'importance ne saurait être niée. La haute signification de cette donnée devient encore plus palpable lorsque l'on considère les extraordinaires différences de la vie psychique dans l'espèce humaine. Nous voyons, au sommet, un Goethe et un Shakespeare, un Darwin et un Lamarck, un Spinoza et un Aristote - et tout au bas de l'échelle, nous trouvons les Weddas et les Akkas, les Australiens et les Dravidas, Les Bochimans et les Patagons ! La vie psychique présente des différences infiniment plus grandes, lorsqu'on passe de ces esprits géniaux à ces représentants dégradés de l'humanité, qu'entre ces derniers et les anthropoïdes.

Karl Vogt. 1878. *Leçons sur l'homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre*. Reinwald, Paris. Tiré de André Pichot. 2000. « *La société pure* » Flammarion. p. 337.

Je ne crains pas, malgré Bischoff et Wagner, malgré J. Miller même, de dire que les microcéphales, les idiots de naissance, constituent une série d'états de transition entre l'homme et les singes, série aussi complète qu'on peut le désirer. [...] L'idiotisme de naissance est évidemment un arrêt de développement du cerveau, portant essentiellement sur la partie antérieure de celui-ci. Le crâne ne se façonne sur la forme du cerveau incomplet. [...] L'impression que produisent ces individus, est décidément simienne, à tel point que les autorités mêmes ont employé l'expression. Les bras paraissent disproportionnellement longs, les jambes courtes et faibles. La tête est entièrement celle d'un singe, le crâne ne est recouvert de cheveux touffus et laineux ; le nez manque, les yeux écarquillés reluisent sous des anneaux osseux saillants ; le nez est largement ouvert ; la partie inférieure de la face est projetée en avant, en matière de museau ; les dents implantées obliquement. [...] Il suffit de comparer les crânes du chimpanzé, du nègre et de l'idiot, comme nous le faisons ici, pour voir que le crâne de l'idiot occupe, sous tous les rapports, une place intermédiaire entre les deux autres. p.258-263.

Les jeunes orangs et les jeunes chimpanzés sont des animaux intelligents et aimables, qui apprennent facilement, comprennent vite et sont civilisables à un haut degré. Après leur transformation [c'est-à-dire leur puberté], ils deviennent affreux, rétifs, sauvages et inaccessibles à tout apprivoisement et à tout perfectionnement.

Il en est de même chez le nègre ; le nègre enfant n'est nullement inférieur au blanc sous le rapport des facultés intellectuelles; tous les observateurs s'accordent à reconnaître que le jeune nègre joue avec autant d'animation, comprend aussi facilement et aussi vivement, que les enfants blancs et qu'il est doué d'une aussi grande docilité qu'eux. Là où on s'occupe de leur éducation, - et non là où on les élève à dessein comme du bétail, dans les États à esclaves de l'Amérique par exemple, pour pouvoir dire ensuite qu'ils ne sont pas capables d'autre chose, - on reconnaît bientôt dans les écoles que les enfants nègres ne sont point inférieurs aux enfants blancs, mais qu'ils les dépassent même par la rapidité de leur conception et leur docilité, de sorte qu'on les emploie souvent comme moniteurs. Mais dès que les jeunes nègres atteignent la fatale période de la puberté, on voit se produire, avec l'effacement des sutures crâniennes et la projection de la face, le même phénomène que chez les singes. Les facultés intellectuelles restent des lors stationnaires, et l'individu, aussi bien que la race entière, devient incapable de tout progrès.

Au point de vue intellectuelle le nègre adulte ressemble à la fois à l'enfant, à la femme et au vieillard des races blanches.» p.253

Francis Galton, *Hereditary Genius*. Première édition en 1869 édité jusqu'en 1925 au moins. Soit au moins diffusé pendant 56 ans. Jusqu'à la deuxième guerre mondiale = 71 ans.....

Je propose de démontrer dans ce livre que les capacités intellectuelles naturels sont transmises héréditairement, exactement de la même manière que sont transmis les formes et les traits morphologiques de l'ensemble du monde organique. On sait qu'il est facile d'obtenir par sélection une descendance de chiens ou de chevaux pourvus de capacités particulières à la course ou à tout autre capacité, de la même manière, il est possible, d'obtenir une race humaine pourvue de dons tout à fait exceptionnels en réalisant des mariages judicieux au cours de plusieurs générations.

G. Vacher de Lapouge. 1909. *Race et milieu social*. Rivière, Paris, p. 148. Tiré de André Pichot. 2000. « *La société pure* » Flammarion.

Le délire poussé à son paroxysme

Taxe des vélocipèdes. - Le vélo est un instrument de sport pour les snobs et de transport pour les gens sérieux. L'une dans l'autre, ces deux catégories paient pour dix millions de dolichoïdes la faible somme de 643 000 francs, et les brachioïdes 386 000. Les 20 départements dolichoïdes paient 868 000, et les 20 brachioïdes 283 000. Le développement du cyclisme est ainsi en raison de l'indice céphalique, les crânes longs se montrant passionnés pour l'invention nouvelle, et les courts réfractaires à ce progrès comme aux autres. La Seine paie 360000 fr. Pour l'activité cycliste, Paris rivalise avec l'Angleterre et l'Amérique, pays dolichocéphales !

8. *L'institutionnalisation de la théorie raciale*

Paul Bert, L'année préparatoire d'enseignement scientifique (Sciences naturelles et physiques), Armand Colin, Paris, 1914.

RACES D'HOMMES

Différences entre les races. - Un proverbe dit qu'il n'y a pas deux hommes ni deux feuilles qui soient tout à fait semblables. C'est vrai; mais deux feuilles de lilas se ressemblent plus qu'une feuille de lilas et qu'une feuille de chou.

De même, tous les gens de notre pays, tous les **Français**, se ressemblent bien plus entre eux qu'ils ne ressemblent à des **nègres**. Ils ont tous la peau plus ou moins blanche, quand elle n'est pas brûlée par le soleil; ils ont le nez assez droit, les cheveux souvent blonds et parfois légèrement frisés. Voyez au contraire un nègre: il a la peau noire, le nez aplati, les lèvres épaisses; ses cheveux, toujours noirs, ressemblent à de la laine de mouton.

Un **Chinois** a la peau jaune, les yeux obliques, les cheveux toujours noirs aussi, mais raides comme des baguettes de tambour.

Les **sauvages d'Amérique** ressemblent aux Chinois plus qu'à tous les autres hommes; mais ils ont la peau couleur de brique sale: on les nomme peaux-rouges.

Questionnaire. - Est-il possible de trouver deux hommes absolument semblables? - Qu'est-ce qui caractérise les habitants d'un même pays, les Français par exemple? - Parlez des nègres. - Des Chinois. - Des sauvages d'Amérique.

Les hommes à peau noire. - Les nègres habitent l'Afrique. Ils vivent plus ou moins à l'état sauvage, se nourrissant de gibier, des produits naturels du sol et cultivant à peine la terre. Ils se bâtissent des cabanes réunies en petits villages, et n'ont jamais su construire de grandes villes.

Vivant sous un climat brûlant, dans des contrées très fertiles, ils n'ont besoin ni de vêtements ni de feu, et ne se donnent pas grand-peine pour gagner leur vie.

Questionnaire. - On habite les nègres, et comment vivent-ils? - Travaillent-ils comme nous?

Les hommes à peau jaune. - La race des hommes à peau jaune occupe la plus grande partie de l'Asie. Ceux du nord vivent en tribus; ils sont presque toujours à cheval et changent souvent de lieu avec leurs troupeaux: ce sont des nomades. Au contraire, ceux du sud ont fondé de grands empires dont les plus importants sont la Chine, l'Annam, le Siam. Ils ont bâti d'immenses villes; ce sont des gens civilisés, et l'on trouve parmi eux, comme chez nous, des agriculteurs, des marchands, des professeurs, des guerriers.

Questionnaire. - Où habitent les hommes à peau jaune? - Comment vivent les habitants du nord de l'Asie? - Qu'ont fait ceux du sud?

Les hommes à peau rouge. - Les hommes à peau-rouge ont été civilisés comme leurs frères à peau jaune. Quand les Espagnols ont conquis l'Amérique, ils ont trouvé au Mexique et au Pérou de riches empires et de grandes villes.

Tout cela est détruit aujourd'hui, et la plupart des Peaux-rouges vivent à l'état sauvage; ils se nourrissent des produits de leur chasse et de leur pêche dans les forêts et dans les prairies de l'Amérique.

Questionnaire. - Que savez-vous des hommes à peau rouge? - Comment vivent les Peaux-rouges?

Les hommes à peau blanche. - Nous autres, hommes à peau blanche, nous habitons l'Europe. Il y a aussi des hommes blancs qui habitent les parties de l'Asie et de l'Afrique baignées par la Méditerranée.

Plus intelligents, plus courageux que les autres hommes, les blancs ont une civilisation bien plus avancée, et ils envahissent le reste de la terre par leurs colonies. Ainsi les Français ont peuplé le Canada et occupent l'Algérie. Le territoire de Etats-Unis est peuplé d'Anglais, d'Irlandais, d'Allemands, de Français.

Mais rappelez-vous bien, mes enfants, que noirs, jaunes, ou blancs, tous les hommes sont des hommes, et ont droit à être traités avec justice et bonté. Il ne faut mépriser personne, on voit des nègres élevés dans nos écoles devenir, comme leurs camarades blancs, des gens instruits et utiles.

Questionnaire. - Ou habitons-nous autres, hommes à peau blanche? - N'y a-t-il pas une différence entre la race blanche et les autres races? – Comment devons-nous traiter les hommes, nos semblables, à quelque race qu'ils appartiennent?

9. Leçons de relativisme: du plus ancien au plus moderne

Hérodote d'Halicarnasse, né vers 485 avant J.-C.

Hérodote d'Halicarnasse, un Grec d'Asie et "père" de l'histoire raille les Egyptiens « qui font tout à l'inverse des autres hommes. Chez eux ce sont les femmes qui vont au marché et s'adonnent au commerce de détail, les hommes restent au logis et tissent. Les femmes urinent debout les hommes accroupis. Ils font leurs besoins dans les maisons et mangent dans les rues. »

Hérodote, L'Enquête, III, 38.

Tous les hommes sont convaincus de l'excellence de leurs coutumes, en voici une preuve entre bien d'autres : au temps où Darius régnait, il fit un jour venir les Grecs qui se trouvaient dans son palais et leur demanda à quel prix ils consentiraient à manger, à sa mort, le corps de leur père : ils répondirent tous qu'ils ne le feraient jamais, à aucun prix. Darius fit ensuite venir les Indiens qu'on appelle Calaties, qui, eux, mangent leurs parents; devant les Grecs (qui suivaient l'entretien grâce à un interprète), il leur demanda à quel prix ils se résoudraient à brûler sur un bûcher le corps de leur père : les Indiens poussèrent des hauts cris et le prièrent instamment de ne pas tenir de propos sacrilèges. Voilà bien la force de la coutume, et Pindare a raison, à mon avis, de la nommer dans ses vers « la reine du monde ».

(Hérodote-Thucydide, (Euvres complètes, éd. J. de Romilly, A. Barguet et D. Roussel, Paris, Gallimard, < Bibliothèque de la Pléiade >, pp.235-236).

Montaigne, «De la coutume et de ne changer aisément une loy receüe» (I, 112-113).

Il en est où il se void des bordeaux publiez de masles, voire et des mariages; où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et ont rang, non au combat seulement, mais aussi au commandement. Où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux joues, et aux orteils des pieds, mais des verges d'or bien poissantes, au travers des tetins et des fesses. Où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses et à la bourse des genitoires et à la plante des pieds. Où les enfans ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux; et ailleurs les nepveux seulement, sauf en la succession du Prince. Où pour reigler la communauté des biens, qui s'y observe, certains Magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruits, selon le besoing d'un chacun.

Où l'on pleure la mort des enfans, et festoye l'on celle des vieillarts, Où ils couchent en lits dix ou douze ensemble avec leurs femmes. Où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les autres non. Où l'on estime si mal de la condition des femmes, qu'on y tue les femelles qui y naissent, et achepte l'on des voisins des femmes pour le besoing. Où les maris peuvent repudier sans alleguer aucune cause, les femmes non pour cause quelconque. Où les maris ont loy de lei vendre si elles sont steriles. Où ils font cuire le corps du trespasé, et puis piler, jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie laquelle ils meslent à leur vin, et la boivent. Où la plus desirable sepulture est d'este mangé des chiens, ailleurs des oiseaux. Où l'on croit que les ames heureuses vivent en toute liberté, en des champs plaisans, fournis de toutes commoditez; et que ce soni elles qui font cet echo que nous oyons. Où ils combattent en l'eau, et tirent seurement de leurs arcs en nageant. Où pour signe de subjection, il faut hausser les espauls et ba.isser la teste, et deschauser ses souliers quand on entre au logis du Roy. Où les Eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez et lèvres à dire, pour ne pouvoir estre aymez; et les prestres se crevent les yeux pour accointer leurs demons, et

prendre les oracles. Où chacun fait un Dieu de ce qui luy plaist, le chasseur d'un lyon ou d'un renard, le pescheur de certain poisson, et des Idoles de chaque action ou passion humaine: le soleil, la lune, et la terre sont les dieux principaux; la forme de jurer c'est toucher la terre, regardant le soleil; et y mange l'on la chair et le poisson crud. Où le grand serment, c'est jurer le nom de quelque homme trespassé qui a esté en bonne reparation au païs, touchant de la main sa tombe. Où les estrenes annuelles que le Roy envoie aux princes ses vasseaux, c'est du feu. L'ambassadeur qui l'apporte, arrivant, l'ancien feu est éteint tout par tout en la maison. Et de ce feu nouveau, le peuple despendant de ce prince en doit venir prendre chacun pour soy, sur peine de crime de lèse-majesté. Où quand le Roy, pour s'adonner du tout à la devotion (comme ils font souvent), se retire de sa charge, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droit du Royaume au troisième successeur, Où l'on diversifie la forme de la police, selon que les affaires le requierent: on depose le Roy quand il semble bon, et substitue l'on des anciens à prendre le gouvernement de l'estat et le laisse l'on par fois aussi es mains de la commune. Où hommes et femmes sont circoncis et pareillement baptisés. Où le soldat qui en un ou divers combats est arrivé à présenter à son Roy sept testes d'ennemis, est fait noble. Où l'on vit sous cette opinion si rare et incivile de la mortalité des âmes. Où les femmes s'accouchent sans plainte et sans effroy.

Lettre de Marx à Engels du 18 juin 1862, et lettre d'Engels à Lavrov du 12 [17] novembre 1875, dans K. Marx et E. Engels, Lettres sur le Capital. Tiré de André Pichot. 2000. « La société pure » Flammarion. p79.

Il est curieux de voir comment Darwin retrouve chez les bêtes et les végétaux sa société anglaise avec la division du travail, la concurrence, l'ouverture de nouveaux marchés, les "inventions" et la "lutte pour la vie" de Malthus. C'est le *bellum omnium contra omnes* [la guerre de tous contre tous] de Hobbes, et cela fait penser à la Phénoménologie de Hegel, où la société bourgeoise figure sous le nom de "règne animal intellectuel", tandis que chez Darwin, c'est le règne animal qui fait figure de société bourgeoise.

Toute la doctrine darwiniste de la lutte pour la vie n'est que la transposition pure et simple, du domaine social dans la nature vivante, de la doctrine de Hobbes : *bellum omnium contra omnes* et de la thèse de la concurrence chère aux économistes bourgeois, associée à la théorie malthusienne de la population. Après avoir réalisé ce tour de passe-passe [...], on retranspose les mêmes théories cette fois de la nature organique dans l'histoire humaine, en prétendant que l'on a fait la preuve de leur validité en tant que lois éternelles de la société humaine. Le caractère puéril de cette façon de procéder saute aux yeux, il n'est pas besoin de perdre son temps à en parler.

Paul Topinard. 1885. Élément d'anthropologie générale. Successeur de Broca au laboratoire d'anthropologie de l'École pratique des hautes études.

Soit un village quelconque en Bretagne, en Auvergne, en Algérie, a plus forte raison dans un pays ouvert, sur une route naturelle d'invasion ou dans une ville : installez-vous dans un marché ou à la sortie d'une église et regardez avec soin; vous aurez beau faire, tous paraîtront différents; des blonds, des bruns, des châains, des visages longs et étroits ou larges et plats, des grands et des petits, des nez de toutes les formes; il y aura de tout. Pour vous reconnaître, il faut y revenir à plusieurs reprises. C'est alors seulement que vous voyez que les deux tiers sont tellement mêlés par les traits qu'il n'y a rien à en tirer et que, dans le tiers restant, il y a deux, trois, quatre genres de physionomie, dont un, il est vrai, en général prédominant, sans parler des cas particuliers qui frappent et dont on ne sait que faire. Eh bien, partout en Europe, en Asie, en Afrique, il en est de même. Les hommes semblent ne présenter que des variations individuelles ». « [...] La race n'existe pas dans l'espèce humaine [...] elle est un produit de notre imagination et non une réalité brute, palpable.

Jacques Novicow. 1910. La Critique du darwinisme social. p 164.

Mauvaises analogies.

Commençons par les comparaisons fausses. Deux plantes se disputent un champ; donc, disent les darwiniens, la lutte est une loi naturelle, donc les citoyens des États civilisés doivent se massacrer les uns les autres jusqu'à la fin des siècles. Il est difficile de trouver un donc plus arbitraire, car il y a une différence énorme entre les plantes d'un champ et les citoyens des États civilisés. Les relations qui s'établissent entre les plantes ne ressemblent en rien à celles qui s'établissent entre les hommes. J'ai déjà critiqué les comparaisons superficielles au point de vue de la biologie. Ici je veux faire voir seulement combien elles sont insoutenables au point de vue de la logique. S'il est une règle que tout esprit réfléchi ne doit jamais oublier, c'est bien qu'il faut comparer des faits comparables. Des analogies purement extérieures ne peuvent pas suffire à édifier la science positive.

Mauvaises analogies, suite p. 384 et 390.

Le darwinisme, comme un torrent, a tout emporté. Il a fait une invasion soudaine dans les sciences les plus diverses, depuis l'astronomie jusqu'à la psychologie et la sociologie. Partout il a imposé ses lois,

partout il a été un maître despotique, partout il a fait taire la voix des spécialistes sérieux qui, ne voulant pas se soumettre à la mode du jour, déclaraient que chaque science a ses phénomènes particuliers, qu'il faut étudier directement et séparément sans les confondre avec les phénomènes des sciences différentes. La lutte universelle, c'est fort bien; le dynamisme, c'est encore mieux; mais cette lutte se présente sous des aspects divers selon qu'elle passe d'un domaine de la nature dans un autre. On ne voulut pas accepter ces réserves. On fit des généralisations hâtives et superficielles qu'on donna, avec la plus tranchante des assurances, pour le résultat définitif de la science. On toisa avec mépris ceux qui ne voulaient pas suivre cette tendance inconsidérée; on les taxa de routiniers et de rétrogrades. [...]

Le roman anthropologique p. 208 et 209.

Parlons de l'alimentation, [...] Ici, je veux exposer le point de vue des sociologues darwiniens. "Les produits alimentaires se faisant de plus en plus rares, par suite de l'accroissement de la population, dit G. Ratzenhofer (Sociologische Erkenntnis, p. 245), les individus furent poussés à lutter pour l'existence. Deux voies s'ouvraient alors devant les hommes: ou bien travailler pour se procurer des subsistances, et, par une meilleure organisation, se tirer d'affaire sur l'habitat primitif, malgré l'accroissement de la population, - ce qui est le commencement de la civilisation, - ou bien attaquer leurs semblables et leur imposer la servitude pour avoir une somme de subsistances supérieure, - ce qui est la lutte violente et la politique de contrainte. Les conditions du milieu poussèrent les sociétés dans l'une ou l'autre de ces directions. À l'origine, seuls les hommes dont l'ambiance offrait de grands avantages purent se décider pour la civilisation; ceux qui se trouvaient dans des conditions défavorables furent obligés de choisir la guerre et la violence.

Avant toute chose, une première remarque, qui s'appliquera ensuite à tous les exemples que je vais rapporter plus loin. Ratzenhofer n'était pas présent au moment où les hommes ont pris parti, les uns pour le travail, les autres pour la violence. Aucun individu, ayant assisté à ce moment, ne nous en a laissé le moindre témoignage d'aucun genre, Ratzenhofer, sans avoir donné la moindre preuve positive, conclut, par des raisonnements de son esprit, que les choses se sont passées comme il les décrit, Ratzenhofer fait donc une preuve de pure imagination. Voilà pourquoi je donne à toutes ces descriptions rétrospectives de la condition primordiale du genre humain le nom de **romans anthropologiques**. Ce sont de purs romans dans toute l'acceptation du terme, puisqu'ils ne sont basés sur *aucun fait*. [...] Les raisonnements de Ratzenhofer et de tous les darwiniens reposent donc uniquement sur des déductions de leur esprit. Ces déductions ne peuvent donc être examinées qu'au point de vue de la logique et elles ne peuvent être réfutées que de la même manière.

Armand de Quatrefages. 1889. Histoire générale des Races humaines. Ed. A. Hennuyer, Paris. p 7.

On sait que les populations disséminées à la surface du globe se décomposent en groupes que distinguent des particularités diverses et souvent très frappantes. Lorsqu'il s'agit de caractères physiques, l'éducation inconsciente de notre œil exagère il est vrai ces différences; mais elles n'en sont pas moins réelles.

Étienne Patte. Le Problème de la Race (1938a), ouvrage destiné à un public large. Un autre destiné à un public de scientifiques: Race, Races, Races pures (1938b). Professeur à la faculté des Sciences de Poitiers

Dans le premier, à l'occasion d'un aperçu sur les désaccords existants entre Montandon et Vallois à propos de différentes subdivisions de la «race méditerranéenne», Patte écrit: «[...] des que l'on commence à étudier les races d'un peu plus près, tout devient trouble et nébuleux. Le travail d'analyse mène rapidement à se perdre dans la forêt; nous avons compris déjà que l'effort d'analyse des races ne pouvait s'arrêter qu'à l'individu» (Patte, 1938b: 45). Cette notion est reprise dans le second avec une particulière clarté: «On peut penser qu'un jour pas trop éloigné, il sera possible de dénombrer, non plus seulement le nombre de chromosomes, mais celui des gènes et leurs divers types représentant les divers états allélomorphes; il serait dès lors possible de donner à chaque individu une formule comparable à une formule chimique, un signalement complet [...]. La race peut donc enfin se définir: l'ensemble des individus possédant la même formule génétique, les mêmes gènes; tout individu possédant un gène différent doit être considéré comme appartenant à une autre race, à une mutation différente. La race devient donc définissable, mais que sont ces races? Elles sont innombrables et l'on peut penser qu'elles sont aussi nombreuses que les individus (Patte, 1938a: 13).»

Troubetzkoi. 1920. L'Europe et le Genre humain. Cité par L. Poliakov. 1986. Brève histoire des Hiérarchies raciales. In Le Genre Humain, 2. Editions Complexe p. 82.

On nous dit: comparez l'équipement mental d'un Européen à celui d'un Hottentot ou d'un Botokudo; est-ce que sa supériorité n'est pas évidente? À cela je réponds que cette évidence est purement subjective. Si seulement nous nous donnions la peine de réfléchir de bonne foi et sans préjugés, cette évidence disparaît. Un «sauvage» ou un chasseur sauvage qui dispose de toutes les qualités appréciées

par sa tribu, dispose lui aussi d'un équipement mental d'une grande richesse. Il connaît à fond la vie de la nature qui l'entoure, les mœurs des animaux et mille détails qui échappent à l'observation du naturaliste européen le plus attentif. Toutes ces connaissances sont loin d'être emmagasinées chaotiquement dans l'esprit du «sauvage». Elles y sont systématiquement classées, et si les rubriques de ce classement ne sont pas les mêmes que celles du savant européen, elles conviennent mieux au genre de vie de notre «sauvage». En plus de ces connaissances pratiques ou scientifiques, son esprit contient la mythologie parfois fort compliquée de sa tribu, un code moral, des règles d'étiquette et aussi le fond de la littérature orale de son peuple. En un mot, la tête du «sauvage» est aussi bien remplie que celle de l'Européen, même s'il s'agit de matériaux et de données très différents. En raison de cette hétérogénéité, les équipements mentaux respectifs sont à considérer comme incommensurables, et c'est pourquoi la question de savoir si l'un ou l'autre est supérieur ou inférieur à l'autre ne possède pas de réponse.

Franz Boas, 1958, The mind of primitive man, The mac Millan compagny. Première édition 1911. Préface de Boas à l'édition de 1938.

Since 1911, when the first edition of *The Mind of Primitive Man* was published much work has been done in all the branches of science that have to be considered in the problem with which the book deals. The study of heredity has made important strides and has helped to clear up the concept of race. The influence of environment upon bodily form and behaviour has been the subject of many investigations and the mental attitudes of "primitive" man have been studied from new points of view. For this reason a large part of the book had to be rewritten and rearranged.

The first statement of some of the conclusions reached in the book were made in an address delivered by the author as vice-president of the Section of Anthropology of the American Association for the Advancement of Science, in 1895. Ever since that time the subject has remained one of his chief interests. The result of his studies has been an ever-increasing certainty of his conclusions. There is no fundamental difference in the ways of thinking of primitive and civilized man. A close connection between race and personality has never been established. The concept of racial type as commonly used even in scientific literature is misleading and requires a logical as well as a biological redefinition. While it would seem that a great number of American students of biology, psychology and anthropology concur with these views, popular prejudice, based on earlier scientific and popular tradition, has certainly not diminished, for race prejudice is still an important factor in our life. Still worse is the subjection of science to ignorant prejudice in countries controlled by dictators. Such control has extended particularly to books dealing with the subject matter of race and culture. Since nothing is permitted to be printed that runs counter to the ignorant whims and prejudices of the governing clique, there can be no trustworthy science. When a publisher whose pride used to be the number and value of his scientific books announces in his calendar a book trying to show that race mixture is not harmful, withdraws the same book after a dictator comes into power, when great encyclopedias are rewritten according to prescribed tenets, when scientists either do not dare or are not allowed to publish results contradicting the prescribed doctrines, when others, in order to advance their own material interests or blinded by uncontrolled emotion follow blindly the prescribed road no confidence can be placed in their statements. The suppression of intellectual freedom rings the death knell of science.

Franz Boas, New York Columbia University, January, 1938

10. *Le «relativisme anthropologique»*

Piaget J. 1951. Le développement, chez l'enfant, de l'idée de la patrie et des relations avec l'étranger. Bull. International des Sciences Sociales, III:3, Paris. p 621.

Une attitude de réciprocité doit nécessairement être construite au moyen d'une éducation consciente. Il s'agit là du seul moyen d'arriver à une représentation acceptable de la diversité culturelle de l'Homme. L'égoïsme initial peut alors faire place à une attitude de réciprocité intellectuelle et morale "instrument par excellence de la compréhension sociale et internationale". Sinon l'impact des préjugés est plus grand et l'on aboutit à "cette sorte d'esprit tribal dont les valeurs reposent sur la dévaluation des autres groupes sociaux."

Claude Lévi-Strauss. 1952. Race et histoire. La question raciale devant l'histoire. UNESCO. P11.-13.

L'ETHNOCENTRISME

Et pourtant, il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est: un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale; dans ces matières, le progrès de la connaissance n'a pas tellement consisté à dissiper cette illusion au profit d'une vue plus exacte qu'à l'accepter ou à trouver le moyen de s'y résigner.

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles: morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement: il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

Ce point de vue naïf, mais profondément ancré chez la plupart des hommes, n'a pas besoin d'être discuté puisque cette brochure en constitue précisément la réfutation. Il suffira de remarquer ici qu'il recèle un paradoxe assez significatif. Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. On sait, en effet, que la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il n'est nullement certain - l'histoire récente le prouve - qu'elle soit établie à l'abri des équivoques ou des régressions. Mais, pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois - dirons-nous avec plus de discrétion - les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus - ou même de la nature - humaines, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou d'« œufs de pou ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction.

Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel (que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes): c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

Sans doute les grands systèmes philosophiques et religieux de l'humanité - qu'il s'agisse du bouddhisme, du christianisme ou de l'islam, des doctrines stoïcienne, kantienne ou marxiste - se sont-ils constamment élevés contre cette aberration. Mais la simple proclamation de l'égalité naturelle entre tous les hommes et de la fraternité qui doit les unir, sans distinction de races ou de cultures, a quelque chose de décevant pour l'esprit, parce qu'elle néglige une diversité de fait, qui s'impose à l'observation et dont il ne suffit pas de dire qu'elle n'affecte pas le fond du problème pour que l'on soit théoriquement et pratiquement autorisé à faire comme si elle n'existait pas. Ainsi le préambule à la seconde déclaration de l'Unesco sur le problème des races remarque judicieusement que ce qui convainc l'homme de la rue que les races existent, c'est l'« évidence immédiate de ses sens quand il aperçoit ensemble un Africain, un Européen, un Asiatique et un Indien américain ».

Les grandes déclarations des droits de l'homme ont, elles aussi, cette force et cette faiblesse d'énoncer un idéal trop souvent oublié du fait que l'homme ne réalise pas sa nature dans une humanité abstraite, mais dans des cultures traditionnelles où les changements les plus révolutionnaires laissent subsister des pans entiers et s'expliquent eux-mêmes en fonction d'une situation strictement définie dans le temps et dans l'espace. Pris entre la double tentation de condamner des expériences qui le heurtent affectivement, et de nier des différences qu'il ne comprend pas intellectuellement, l'homme moderne s'est livré à cent spéculations philosophiques et sociologiques pour établir de vains compromis entre ces pôles contradictoires, et rendre compte de la diversité des cultures tout en cherchant à supprimer ce qu'elle conserve pour lui de scandaleux et de choquant.

Mais, si différentes et parfois si bizarres qu'elles puissent être, toutes ces spéculations se ramènent en fait à une seule recette, que le terme de faux évolutionnisme est sans doute le mieux apte à caractériser. En quoi consiste-t-elle? Très exactement, il s'agit d'une tentative pour supprimer la diversité des cultures tout en feignant de la reconnaître pleinement. Car, si l'on traite les différents états où se trouvent les sociétés humaines, tant anciennes que lointaines, comme des stades ou des étapes d'un développement unique qui, partant du même point, doit les faire converger vers le même but, on voit bien que la diversité n'est plus qu'apparente. L'humanité devient une et identique à elle-même; seulement, cette unité et cette identité ne peuvent se réaliser que progressivement et la variété des cultures illustre les moments d'un processus qui dissimule une réalité plus profonde ou en retarde la manifestation.

Claude Lévi-Strauss, édition 1952. Race et histoire, première édition. UNESCO

« [...] il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est: un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale; dans ces matières, le progrès de la connaissance n'a pas tellement consisté à dissiper cette illusion au profit d'une vue plus exacte qu'à l'accepter ou à trouver le moyen de s'y résigner. »

11. La dé-essentialisation biologique

Ernst Mayr, 1981. La Biologie de l'Evolution. Herman, Paris, p. 95

Les classes d'entités des sciences physiques, comme la classe des atomes d'hydrogène ou de magnésium par exemple, ou encore la classe des électrons, sont composées d'unités identiques. Tous les électrons sont les mêmes, quel que soit l'atome ou la molécule où ils existent, et qu'on les trouve sur terre ou dans quelque lointaine galaxie. L'observation de l'identité fondamentale des composants des classes d'objets physiques s'accordait parfaitement avec cette philosophie [essentialiste] de Platon qui a dominé la pensée occidentale pendant plus de 2000 ans. Platon avait été impressionné en étudiant la géométrie par l'observation qu'un triangle a toujours la forme d'un triangle quelle que soit la combinaison de ses angles et qu'il est donc différent de façon discontinue d'un quadrilatère ou de tout autre polygone. Cela était pour lui l'indication de l'existence d'un principe responsable de la forme sous-jacente, ou *eidos*, ou essence, du triangle. Et le quadrilatère ou toute autre forme de polygone avait aussi son *eidos* spécifique. Platon utilisait cette réflexion comme fondement de son interprétation de tous les autres phénomènes de l'univers. Pour lui, l'univers variable des phénomènes n'était que le reflet d'un nombre limité de formes fixes et immuables, les *eide* (ainsi qu'il les nommait), ou essences, ainsi que les appelaient les thomistes du Moyen Age. Les deux attributs les plus caractéristiques des essences dans cette philosophie sont la constance et la discontinuité. La variation des phénomènes observés est attribuée à l'imperfection des manifestations des essences sous-jacentes. Karl Popper a désigné cette idéologie du nom d'essentialisme. Elle a fondamentalement dominé presque tous les types de philosophie jusqu'à nos jours. Cette conception est de la même nature que la pensée des physiciens dont les «classes» sont habituellement constituées d'entités identiques, ainsi que je l'ai dit précédemment.

Les biologistes ne défendent plus le concept morphologique de l'espèce alors même qu'on utilise encore des caractères morphologiques pour délimiter les espèces biologiques. Outre diverses raisons conceptuelles, il y a deux raisons pratiques. En premier lieu, on trouve souvent dans la nature des individus nettement conspécifiques, en dépit d'évidentes différences morphologiques dues au dimorphisme sexuel, à des différences d'âge, au polymorphisme et à d'autres formes de la variation individuelle. Un concept essentialiste de l'espèce est sans utilité face à la chenille et au papillon, au sporophyte et au gamétophyte chez les plantes, ou à tant d'autres formes tranchées de variations intraspécifiques que l'on rencontre dans la nature. Il est également inapplicable à ce que l'on nomme

des espèces jumelles, c'est-à-dire des espèces parfaitement distinctes du point de vue génétique, mais ne présentant aucune différence morphologique évidente. Les faiblesses théoriques comme pratiques de ce concept essentialiste expliquent pourquoi il est à présent universellement abandonné."

André Langaney. 1979. *Diversité et Histoire humaine*. Population, 6, Paris. p. 986.

Les individus présentant un type physique dépourvu d'ambiguïté ne sont qu'une minorité et beaucoup d'autres restent inclassables a priori. Beaucoup ne présentent pas le type attribué à leur population d'origine, tandis que de nombreuses populations sont réputées de type «intermédiaire» ou «peu caractéristique» à moins qu'elles ne soient «fortement métissées». Qui reconnaîtrait, à son seul aspect physique, n'importe quel Malais, Dayak, Maldivien ou Indo-Africain des Antilles ?

12. *Une idée à la peau (!) dure*

H.V. Vallois, 1971. *Les races humaines*, PUF, Paris, p. 6.

Les races correspondent approximativement à ce que les zoologistes appellent des sous-espèces. Elles peuvent être définies comme des groupements naturels d'hommes présentant un ensemble de caractères physiques héréditaires communs, quelles que soient par ailleurs leurs langues, leurs moeurs ou leurs nationalités".

Herrnstein, R. J., and Murray, C., 1994. *The bell curve : intelligence and class structure in American life*. The Free Press, New York.

Zemmour E. 2014. *Le suicide français*. Paris: Albin Michel.

Et bien d'autres

13. *Et en guise de conclusion :*

Patrick Sabatier. Libération du samedi 12 et dimanche 13 février 2005. *Intellectuel*. Editorial écrit à l'occasion du décès d'Arthur Miller. p. 3.

Quand, vers la fin des *Sorcières de Salem*, John Proctor est exécuté, le public de la première, en 1953, se leva en silence. Tant cette pièce d'Arthur Miller a été perçue dès sa création, et partout sur le globe, comme une des dénonciations les plus puissantes de l'hystérie totalitaire et de la facilité avec laquelle les hommes y cèdent, au (prétendu) nom de Dieu, de la Nation, ou de l'Etat. Miller lui-même s'était dressé en homme libre contre la « chasse aux sorcières ».